


choisir

revue culturelle
n° 559/560 – juillet-août 2006



Un corps à vivre



*Ton corps traverse
mystérieusement le mien
et ton âme s'unit à la mienne.*

*Voilà que je ne suis plus
ce que j'ai été naguère.*

*Tu viens et tu vas
mais tu laisses après toi
la semence
pour la gloire à venir,
enfouie dans un corps
de poussière.*

Edith Stein



choisir

n° 559/560 - juillet-août 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, Niki de Saint-Phalle
(Fondation Pierre Gianadda)
p. 7 : Net'Léman
p. 18 : Fred de Noyelle/GODONG
p. 25 : Jacques Grenier
p. 26 : Office fédéral de la santé publique
p. 30 : Musée Boymans, Van Beu Ningen
(Rotterdam)
p. 38 : Helene C. Stikkel
p. 41 : Ocean-films
p. 44 : The Metropolitan Museum of Art,
New York

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Mon corps, mon album <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
A corps gagnant <i>par Luc Ruedin</i>	
Méditation	9
Le corps de l'existence <i>par Gérard Bailhache</i>	
Spiritualité	13
Du bon usage du corps <i>par Pierre Emonet</i>	
Spiritualité	17
Les sens intérieurs <i>par Claude Flipo</i>	
Bible	21
La conception hébraïque du corps <i>par Jacques Trublet</i>	
Société	24
La pudeur <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	28
La double tentation <i>par Gérard Joulié</i>	
Eglise	32
Parole de général ! <i>par Rik De Gendt</i>	
Politique	37
Un nouveau départ <i>par Paulin Manwelo</i>	
Cinéma	40
Le crépuscule des dieux <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	43
Une histoire généreuse <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Livres ouverts	46
Le devoir de sépulture <i>par Claire-Anne Carreras-Rey</i>	
Bloc-notes	52
Défense des dialectes alémaniques <i>par Christophe Büchi</i>	

Mon corps, mon album

Par la grâce des top models, la publicité en fait un argument décisif, la politique ne finit pas d'en débattre lorsqu'il vieillit ou tombe malade, l'économie l'exploite avec gourmandise ou le lâche de manière ébontée dès qu'il coûte trop cher. Quant aux marchands de bonheur, ils l'exposent sous toutes ses coutures dans les paradis terrestres de leurs catalogues de vacances. Le corps occupe de plus en plus de place dans l'espace social, politique et économique ; il bante les rêves des midinettes, angoisse les vieux et fait les choux gras de l'industrie de la santé et du bien-être.

Une chose est certaine, même si elle peut paraître paradoxale : le christianisme est une religion du corps. Le premier article de la foi chrétienne, qui la caractérise et la distingue de toute autre religion, proclame que le Dieu très-haut a pris un corps de chair, modelé dans le sein d'une femme. Et l'ultime conviction du chrétien est que son corps ressuscitera : en mourant chacun emporte sa propre histoire ; inscrite dans son corps, elle ne saurait mourir. Entre ces deux extrêmes, c'est encore autour d'un corps que les chrétiens se réunissent : le corps de leur Seigneur, livré en signe d'amour pour l'humanité. Accepter un Dieu avec une chair d'homme ne va pas de soi. Le premier combat du christianisme a été pour revendiquer le réalisme de l'incarnation : « Soyez donc sourds quand on vous parle d'autre chose que de Jésus-Christ, de la race de David, fils de Marie, qui est véritablement né, qui a mangé et qui a bu, qui a été véritablement persécuté sous Ponce Pilate, véritablement crucifié, et est mort aux regards du ciel, de la terre et des enfers, qui est aussi véritablement ressuscité d'entre les morts », écrivait Ignace d'Antioche, mort en 107/110.¹

Par notre corps, nous entrons en relation avec le monde. Indispensable passerelle, il nous permet de sortir de notre solitude pour nous rendre présents aux personnes, de communier avec la nature, de réagir aux événements, en un mot comme en mille, de participer à l'aventure humaine. Loin de se réduire à une physiologie compliquée, notre corps est l'album de notre propre existence. Le temps qui passe y inscrit indélébilement ses moments heureux et malheureux, ceux qui nous ont fait grandir et ceux qui nous ont blessés ; les joies et les chagrins l'ont bu-

riné, les étreintes l'ont épanoui et les haines l'ont assombri ; il porte la jubilation des fêtes et l'horreur des guerres, l'émerveillement de la nature et la peur des éléments déchaînés. En lui le premier cri d'un homme, en lui son dernier soupir.

On peut tenter d'effacer les traces du temps, de ravalier les façades affaissées, le corps finit toujours par avoir raison. Briseur de rêves, jamais asservi par des impératifs esthétiques, économiques ou sportifs, il déjoue les plus habiles liftings et ramène impitoyablement la réalité. Celui qui le nie ou le méprise apprendra à ses dépens à le respecter. Comme les animaux, notre corps fait toujours la volonté du Créateur sans se laisser abuser. Mieux vaut l'écouter !

Pour qui l'adulte sans mesure, il se transforme en un tyran boulimique qui s'engraisse au détriment de son bienfaiteur. Qui croit entretenir une cage dorée, finit par habiter une prison délabrée. Car le corps n'est pas une valeur absolue. L'Evangile le laisse entendre avec des paroles fortes, un peu caricaturales comme les aiment les Orientaux : mieux vaut arracher ton œil ou ta main s'ils sont pour toi une occasion de chute !² Voué au service de la communion, il donne toute sa mesure lorsqu'il rend présent à l'autre et offre un langage aux sentiments. Par son intermédiaire, l'amour et la tendresse, le pardon et la pitié, la colère et la force trouvent leur expression. C'est pourquoi il est aussi le lieu de la prière. Les larmes du Christ, sa faim et sa soif, sa joie et sa fatigue, sa colère, ses soupirs devant la lenteur des disciples, sa prostration au jardin des Oliviers et sa sueur pour accepter la volonté du Père, son cri désespéré sur la croix, nous renseignent plus sur Dieu que tous les livres des théologiens.

Sans le corps, le cœur est sans voix, mais trop choyé, il étouffe la voix du cœur. Le temps des vacances est le moment rêvé de lui accorder un peu plus d'attention et de lui reconnaître la place qu'il mérite.

Pierre Emonet s.j.



1 • Lettre aux Tralliens 9,1-2.

2 • Mt 5,29-30.

 ■ Info

Recherche sur l'être humain

La Commission bioéthique de la Conférence des évêques suisses (CES) s'est prononcée sur le projet d'article constitutionnel et de loi fédérale relatif à la recherche sur l'être humain (LRH). Elle se félicite du souci éthique d'un tel projet mais souligne que « l'optique adoptée ne répond pas aux exigences de la Constitution suisse (art. 7) pour qui la dignité humaine est le principe suprême constitutif de l'ordre juridique.

La Commission regrette notamment que l'éthique de la LHR se réduise dans toutes les situations à une évaluation du rapport bénéfiques/risques. Elle juge « inadmissible que la LRH considère comme "risque minime" pour un fœtus ce qui constitue pour lui un risque majeur (décès dû à une fausse couche), au seul motif que la probabilité qu'il adienne est minime ». La Commission dénonce aussi la stratégie ayant consisté à détacher la question de l'embryon in vitro de la LRH : « La différence de statut entre embryon in vivo et embryon in vitro est inacceptable : elle suppose qu'un changement circonstanciel modifie la nature de l'embryon humain. »

 ■ Opinion

Dérive eugénique

En janvier 2005 est né à Genève le premier « bébé-médicament » de Suisse : cette petite fille, conçue par fivete, a été sélectionnée dans un laboratoire de Bruxelles pour servir de donneuse de moelle osseuse à son grand frère de six ans souffrant d'une grave déficience immunitaire (granulomatose). La greffe a réussi et le garçon semble reconstruire ses défenses immunitaires. Extrait de la

prise de position de la Commission bioéthique de la Conférence des évêques suisses (CES) :

« S'il n'est pas judicieux de critiquer l'intention subjective de parents qui ont souffert, et si l'on se réjouit de la guérison de l'enfant, il reste que la technique des "bébés-médicaments" constitue une forme inquiétante d'eugénisme. (...) Ce n'est pas l'intention parentale qui est en cause : le désir d'enfant pour venir en aide à un autre n'est pas moins noble que bien d'autres désirs de naissance plus égoïstes : quelles que soient les motivations d'origine, le désir parental n'est-il pas destiné à se métamorphoser en amour de l'enfant ? Pourquoi voudrait-on que cette petite "fille-médicament" ne soit pas aimée comme une autre ? C'est pour d'autres raisons que la méthode est inadmissible.

Pour donner naissance à la petite fille "bébé-médicament", le laboratoire de Bruxelles a produit quelques 20 ou 30 embryons humains dans le but de les sélectionner. Tant mieux pour celui qui a eu la chance de survivre. Mais tous les autres ont été éliminés et détruits, comme de vulgaires marchandises.

Cette pratique est intolérable pour deux raisons. Tout d'abord, l'instrumentalisation des embryons humains produits et éliminés volontairement. Une fin noble (soigner un malade) ne justifie pas de tuer des embryons, qui sont des individus de l'espèce humaine. Ici, l'embryon n'est plus traité comme une fin : il est instrumentalisé et considéré comme une marchandise. Cette pratique constitue un recul de l'humanisme, d'autant plus sournois qu'on la camoufle par l'émotion suscitée par le petit enfant malade et la souffrance de ses parents. Puis, l'eugénisme, une pratique odieuse consistant à sélectionner des enfants à naître en fonction de critères utilitaires

qui ne respectent pas leur dignité intrinsèque. Une instance extérieure, médicale et technicienne, décide ici qui mérite de vivre et qui ne le mérite pas.

(...) Que proposer aux familles confrontées aux souffrances d'un enfant qui a besoin d'une greffe de moelle ? Il faut trouver dans le monde un donneur compatible ! C'est difficile actuellement, mais c'est possible, et certainement moins coûteux en vies humaines que la technique des "bébés-médicaments". Pour couper court à tout eugénisme, il convient de développer les registres de donneurs et d'encourager les gens aux dons d'organes, de sang et de moelle osseuse. Le don de moelle osseuse d'un adulte compatible rendrait en effet inutile le recours aux "bébés-médicaments". Au lieu de l'eugénisme et de sa logique de mort, la Suisse devrait parier sur le don, la solidarité et la culture de vie. Elle renouerait ainsi avec sa grande tradition humaniste. »

Commission bioéthique de la CES

■ Info

Corruption de fonctionnaires

Le cardinal Renato Martino, président du Conseil pontifical Justice et Paix, a dénoncé la corruption dans la fonction publique lors de la Conférence internationale sur la lutte contre la corruption, qui s'est tenue les 2 et 3 juin au Vatican. Rappelant que la corruption est un frein au développement dans les pays les plus vulnérables, il a souligné qu'elle afflige également les pays riches, aussi bien les Etats totalitaires que les démocraties. En soumettant les citoyens au racket et à l'extorsion, la corruption dans la fonction publique bafoue les règles de justice et affirme le droit du plus fort.

■ Info

Eglise réformée d'Ukraine

Le 7 juin, la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) et l'Entraide protestante suisse (EPER) se sont déclarées déçues par la décision du Synode de l'Eglise réformée d'Ukraine, prise en février 2006 à une infime majorité, d'abolir la consécration des femmes au pastorat, « un net recul par rapport à la compréhension et à la pratique théologiques des Eglises évangéliques en Europe ».

Persécutée à l'époque du communisme, l'Eglise réformée d'Ukraine vit un nouvel essor (120 000 fidèles), grâce notamment au soutien d'Eglises et œuvres étrangères, dont l'EPER. Elle reste néanmoins fragile et très pauvre. Plusieurs de ses paroisses sont soutenues par des protestants néerlandais et nord-américains ultra-conservateurs. Les observateurs s'accordent à voir un lien entre la décision synodale et l'influence de ces groupements.

Estimant que la décision de l'Eglise ukrainienne n'est pas irrévocable, la FEPS et l'EPER lui ont demandé de la reconsidérer, car la question du ministère pastoral féminin serait « susceptible de créer une scission à l'intérieur de l'Eglise et de porter atteinte aux relations avec les autres Eglises membres de l'Alliance réformée mondiale (ARM) ».

■ Info

Droits humains, ombres et lumières

Le *Rapport d'Amnesty International (AI) 2005*, après un bref hommage à Peter Benenson (1921-2005), fondateur de l'organisation, tente de faire le point sur la situation des droits humains dans le monde.

Côté soleil, Al se félicite de la mobilisation de millions de personnes réclamant davantage de transparence et de responsabilisation face à l'ampleur des conflits sans issue, des attentats terroristes, de la pandémie du sida, de l'extrême pauvreté et des catastrophes naturelles (tsunami). En 2005, des progrès significatifs ont été enregistrés concernant le renvoi devant la justice internationale d'auteurs présumés de génocide, de crimes contre l'humanité, de crimes de guerre, de tortures, d'exécutions extrajudiciaires et de disparitions forcées.

Côté ombre, pour étayer le besoin sécuritaire, au nom de la « guerre contre le terrorisme », les droits humains ont été bafoués (tortures, détentions secrètes, transferts transfrontaliers illégaux, prison de Guantánamo...) et les libertés fondamentales limitées.

La Suisse est à nouveau épinglée pour un recours excessif à la force et des violences à caractère raciste imputables à des fonctionnaires de police. Quant à la modification de la loi fédérale sur l'asile proposée par le Parlement, elle est tout simplement contraire à la Convention relative au statut de réfugié (ONU). Autre sujet inquiétant, les violences faites aux femmes au sein de la famille.

■ Info

Asile, appel des Eglises genevoises

Les Eglises de Genève (catholique-romaine, protestante et catholique-chrétienne) estiment que la révision de la loi sur l'asile et la nouvelle loi sur les étrangers, soumises à votation le 24 septembre, vont à l'encontre du respect de la dignité de la personne humaine et elles en recommandent le rejet. Elles considèrent notamment que l'obligation de

présenter une pièce d'identité dans les 48 heures pour qu'une demande d'asile soit prise en considération paraît arbitraire et susceptible d'entraîner des décisions erronées ; que l'extension à toutes les personnes déboutées de l'asile d'un régime d'« aide d'urgence », déjà appliqué aux requérants frappés d'une non-entrée en matière (cf. « Le drame des NEM », in *choisir*, n° 549, septembre 2005) revient à faire peu de cas de la détresse dans laquelle on plonge ces personnes ; que l'aggravation des mesures de contrainte rend encore plus disproportionnées des peines par ailleurs souvent inefficaces et toujours coûteuses ; que la limitation du regroupement familial porte atteinte à un droit fondamental ; enfin, que des menaces de sanctions plus lourdes contre ceux qui manifestent leur solidarité envers les étrangers en situation irrégulière fait porter aux Eglises, engagées à soulager la souffrance sans distinction de « papiers », le poids d'un « héroïsme » que l'on pouvait espérer dépassé.

■ Info

Guantánamo, ça suffit !

Les suicides de trois détenus dans le camp de détention américain de Guantánamo n'étaient pas « totalement inattendus », a estimé, le 13 juin, le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les droits de l'homme, qui a ajouté que l'accent doit être mis sur la fermeture de cette prison. A l'occasion de la Journée internationale de soutien aux victimes de la torture (26 juin), rappelons les nombreuses résolutions internationales adoptées à l'encontre de ce centre de détention : les trois résolutions votées par le Parlement européen depuis 2002, celle de l'Assemblée parlementaire du Conseil

de l'Europe du 25 avril 2005, le rapport de la Commission des droits de l'homme du 15 février 2006, les recommandations du Comité des Nations Unies contre la torture concernant les Etats-Unis, publiées le 19 mai 2006, sans compter les prises de position de personnalités politiques et d'ONG de défense des droits de l'homme. Quand les Etats-Unis arrêteront-ils de bafouer le droit international ?

■ Info

Les armes chinoises

Selon un rapport publié le 11 juin par Amnesty International, la Chine serait l'un des pays exportateurs d'armes les plus secrets et irresponsables au monde. C'est la seule « grande puissance à exporter des armes sans avoir signé aucun des accords multilatéraux dont les critères visent à empêcher l'exportation d'armes susceptibles de contribuer à de graves violations des droits humains... » Le rapport mentionne notamment l'envoi de plus de 200 camions militaires au Soudan en août 2005, des équipements militaires en Birmanie et la vente de fusils et de grenades au Népal. « Il est grand temps que la Chine, exportateur d'armes important (plus d'un milliard de dollars par an), et membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies se soumette à ses obligations au regard du droit international », a déclaré

Mme Hughes, chargée de recherche auprès d'Amnesty en matière de contrôle des armes.

■ Info

Nettoyage d'automne

Après le succès de la 1^{re} édition de Net'Léman, où 700 bénévoles avaient récupéré, dans et aux alentours du lac (côte française comprise), plus de 20 tonnes de déchets, l'opération va être reconduite le 23 septembre prochain : 22 clubs et écoles de plongée, 19 municipalités et près de 1000 volontaires se sont déjà inscrits. Lancée sur l'initiative de l'O.M.Y.P. (Organisation mondiale des Yacht-Clubs et des Ports écologiques), la manifestation a pour objectif de sensibiliser la population à préserver un patrimoine précieux : le lac Léman.

Morges, 2005



A corps gagnant

Notre société promeut l'image d'un corps parfait. Bronzer, soigner l'éclat de son teint, traquer la pilosité, sculpter ou « liposucquer » son corps jusqu'à la perfection imposée par l'idéal plastique de notre temps en viennent à faire oublier que nous n'existons qu'en habitant notre corps. A la différence du corps-objet, chose parmi les choses, le corps-sujet est bien le vécu que j'ai de lui. Loin d'avoir un corps, je suis mon corps. Marqué par l'histoire, il est unique. Pierre n'est pas Jean, Jésus n'est pas Gautama.

A force de marteler que notre bonheur se situe dans la lisseur de la peau, la fermeté des cuisses ou le tour de taille, notre société nous fait oublier que nous n'existons pas seulement par la relation que nous établissons avec notre corps. Nous savons, de manière immédiate et irréfutable, que nous sommes plus que lui. Notre histoire, nos épreuves et nos joies ont façonné la manière dont nous le vivons. A une vision mécanisée et froide d'un corps-objet transitoire et manipulable, susceptible de mille métamorphoses, s'oppose l'évidence qu'il abrite notre histoire personnelle et unique : « Une présence déborde qui n'est pas seulement le corps, mais qui pourtant n'existe pas sans le corps. C'est que le corps dit toujours plus, annonce toujours plus que lui-même. »¹ Cette présence irréductible échappe à la marchandisation du monde, comme notre sentiment du temps vécu échappe au temps des horloges.

Notre corps est donc singulier. Il est aussi vulnérable. On ne peut exercer sur lui un contrôle, comme tentent de le faire ceux qui le considèrent d'au-

tant plus comme étant à portée de main que leur existence leur échappe. Les cures de rajeunissement à tout prix témoignent de cette peur de la mort que dévoile toute volonté de maîtrise sur l'inéluctable.

Le corps est médiateur puisqu'il porte et signifie mon histoire. Il m'ouvre au monde par cette manière unique que j'ai d'être et d'entrer en relation. S'il se fait oublier pour me donner de jouir de la vie, sujet au vieillissement, il signifie aussi ma finitude. En la reconnaissant, l'acceptant et l'offrant, le Mystère qui habite ma chair peut rayonner.

Loin de l'idolâtrie, du culte et de l'instrumentalisation du corps-objet qui entraîne dans l'imaginaire stérile et divise la personne d'avec elle-même, loin d'un dualisme qui sépare une âme immortelle d'un corps terrestre, l'Apôtre Paul, en faisant du corps le temple de l'Esprit, nous invite à le vivre comme habité par la Présence divine. Plutôt que de se lancer à corps perdu dans sa vaine sauvegarde, n'avons-nous pas à découvrir que, fait pour le Seigneur, il est promis à la résurrection ? Dans une société qui trop souvent considère que le corps n'engage qu'une partie de soi et qu'il ne va qu'à sa perte, l'exhortation de Paul est plus que jamais actuelle : « Glorifiez donc Dieu par votre corps. »

Luc Ruedin s.j.

1 • **Françoise Le Corre**, *Le centre de gravité. Méditations sur la foi et la culture contemporaine*, Bayard, Paris 2004, 175 p.

Le corps de l'existence

●●● **Gérard Bailhache s.j.**, Aix-en-Provence
Ecrivain, responsable du Département culture
du Centre culturel La Baume¹

Le repos arrive. Il l'attend depuis des mois. Non qu'il ne le connaisse pas durant l'année mais il n'est pas complet car sans fin traversé par des soucis, des projets. C'est un repos habité par l'avenir.

Bientôt, dans quelques jours, il va se reposer dans l'instant, laisser son corps se poser, se reposer, déposer tous les soucis et goûter à ce qui est là.

Ça y est, il est arrivé, le lieu est beau, il va se relâcher. Et il ressent que les poids ne disparaissent pas si vite, une immense fatigue surgit et son corps désirent le repos n'est pas si bien qu'il le pensait. Que se passe-t-il ? Oui, il se souvient, l'an passé, ce fut à peu près pareil. Tiens, mon corps a une mémoire, il se souvient, il lui rappelle que la tête ne le commande pas, qu'il a ses rythmes, qu'il peut décider d'arrêter le mouvement mais que lui a aussi son élan. Il appelle au respect, à l'écoute. A un autre rythme, à une certaine lenteur.

Mon corps est rythme, il est bâti sur des successions, sur des intensités diverses. Comme l'année dernière, il se rappelle à moi, ou il me rappelle à lui, d'ailleurs, lui, c'est moi ou moi c'est lui ?

Le temps distendu des vacances introduit à une exploration inattendue : en fait, qu'est-ce que je fais de mon corps ? Et qui est-il, lui que je nourris, que je soigne, que je fais courir, que je maltraite, qui se laisse aimer, qui aime, qui dort et se réveille, qui souffre et jouit, qui s'abandonne et se révolte : le nombre de verbes qui peuvent lui être adjoints est impressionnant. Ainsi mon corps est tellement au centre que je l'oublie ou qu'il se laisse oublier. Les vacances conduisent à se retrouver non pas dans les idées mais bien dans le corps.

Incroyable combien mon corps est pétri de mon histoire : voici que surgit ce jour lointain où poursuivi par des cousins, je suis tombé dans une fosse à purin et que je puais au point de me retrouver bientôt tout nu devant tout le monde, non parce que mes habits de fête étaient maculés mais parce qu'il fallait enlever le purin de ma peau encore toute fraîche. Je sentais mon corps qui sentait mauvais et je ne savais pas que cela pouvait être ainsi. Je souris à ce souvenir qui revient en ce moment de repos encore habité par quelques tensions et je m'étonne : ainsi ma mémoire est dans mon corps. C'est étrange et aussi très normal en fait : où pourrait-elle être ailleurs qu'en mon corps ?

Mais si mon corps se souvient, cela veut dire que mon esprit, gardons ce mot, est un esprit de corps si je puis dire, ou un

C'est à une lumineuse ballade autour du corps, de sa mémoire vivante et partagée avec d'autres, que nous entraîne Gérard Bailhache, professeur de philosophie et animateur d'atelier d'écriture, corps qui nous offre d'habiter la terre, d'être présent à la présence des autres et de nous laisser toucher par la beauté de l'existence.

1 • Auteur notamment de *Le sujet chez Emmanuel Levinas. Fragilité et subjectivité*, PUF, Paris 1994, 352 p.

esprit du corps, ou un esprit corporel. Pas d'esprit sans corps, pas de psychisme sans corps.

La réflexion vagabonde devant cette évidence si oubliée dans le quotidien. Le corps se repose mais ne dort pas : il tisse ses mémoires.

La mémoire dans les pieds

La marche à une allure lente fait faire quelques découvertes : les pas non seulement tracent des sentiers sur les chemins de la campagne alentour mais ils lèvent des souvenirs. Je n'avais jamais remarqué combien la mémoire est dans les pieds : le nombre de choses qui me reviennent en marchant et me font comprendre autrement ce que je croyais définitivement établi. L'autre philosophe qui ne croyait qu'aux pensées nées en marchant, lorsque j'avais lu ses mots, je le trouvais un peu simplet, il n'a pas tort, je crois même que c'est une grande expérience. La pensée vient en marchant.

Pour l'heure ce sont les souvenirs. Cette première fois où j'ai senti la mer le long d'une côte où la tempête se déchaînait, voilà que les vagues me reviennent au visage et ma main qui serrait si fort celle, ferme, de ce grand-père qui riait de nos frayeurs d'enfants. Et je laisse surgir le sourire de cet homme qui osait dire ce qu'il pensait et je ne savais pas jusqu'à maintenant qu'il était si présent en moi, lui qui a marqué tous ses petits-enfants par ses pitreries d'homme qui avait souffert sans encombrer les autres de ses histoires. Mon enfance n'est pas sur les photos, elle est dans mon corps, enfouie, prête à venir sur les plages de ma conscience si je lui prête et l'oreille et l'attention.

Regarder le paysage au cours de cette marche, s'arrêter pour laisser les couleurs trouver leur place en soi et surprendre au détour des sensations le souvenir enfoui du premier sourire qui vous fut adressé dans un moment d'intense détresse comme en connaissent les années d'école primaire. Il voit le visage se dessiner, il l'avait totalement oublié. Il était âgé et beau, habité par cette sérénité qu'on ne trouve plus que rarement aujourd'hui, tant les anciens veulent paraître sans fin jeunes.

Oui, c'est vrai, mon corps vieillit. Qu'est-ce que j'en fais de la vieillesse qui se marque ici et là ? Oh, peu de choses encore, mais je vois bien que mon corps a une histoire et qu'il est tissé autant de caresses que de blessures, d'égratignures que de sourires, de pleurs que de rires.

Le repos n'est pas de tout repos, si repos veut dire oubli, mais il introduit à un repos actif, à un repos de mémoire. Il est un peu comme une fleur : il s'ouvre, s'épanouit et laisse surgir ses richesses, ses plis et replis.

Un corps dépendant

Et tous les autres ? Ils me sautent à la figure, là, soudain, dans ce moment de douce quiétude. En fait, mon corps est un corps dépendant : cette évidence première le touche au plus intime et lui fait entrapercevoir son corps de naissance, son corps nourrisson, ce corps qui a été désiré, porté, accueilli, ce corps qui est né, venu au jour.

Il est saisi : ce moment d'apparition au monde que d'autres ont vu et qui fait qu'il est là, ici, maintenant, est unique, à chaque fois unique, ce moment de la naissance l'émeut au point qu'il goûte sur ses lèvres le sel de ses larmes qui sont venues comme ça, simplement,

rappel de l'eau salée dans laquelle il a reposé avant la venue au jour. Il laisse son imagination et sa mémoire parcourir sans ordre ses premières années, dans un jeu surprenant où il mêle les photos, les souvenirs et des impressions du corps qui surgissent. Il fait cette curieuse expérience de se laisser toucher par son corps de nourrisson enfoui en lui, maintenant vivant. Il est envahi par une soudaine infinie gratitude, inconnue jusque-là, ce sentiment d'un immense merci à dire à il ne sait qui, merci pour cette vie donnée et nourrie, entretenue, portée plus loin jour après jour. Son corps d'enfance vient peu à peu dans ce défilé de la mémoire qui va et vient à son rythme et selon son ordre, et il sourit en revoyant tel ou tel moment qui l'avait marqué et tels autres qu'il avait oubliés.

Son corps est en fait plein de touches diverses, un peu comme un clavier de piano ou de clavecin, touches qui n'ont pas été effleurées depuis longtemps et dont il découvre les harmoniques, les résonances, les couleurs, la profondeur. Et ce lent travail de la mémoire le repose paradoxalement : il tisse des fils qu'il savait exister sans savoir quoi en faire. Maintenant, il n'en fait rien, il les laisse revenir et les reconnaît comme étant siens : c'est lui et pas un autre.

Un soir, il est impressionné par tous les autres corps qui ont tourné autour du sien, dansé, se dit-il, et il découvre qu'il est profondément pétri par tous ces autres qu'il connaît, qu'il a oubliés et que son propre corps est un grand puits d'oubli. Se souvenir, c'est oublier : il rit en se disant cela mais il sait bien que la mémoire ce n'est pas la présence de tous ses souvenirs en même temps, c'est l'apparition des souvenirs au fil du temps. Son corps de mémoire est un corps de mémoire partagée avec d'autres.

Quelques jours plus tard, le corps à la fois las et reposé comme toujours au début des vacances, il se promène dans la campagne et entend le cri des mouettes. Brusque arrêt de ses pas : l'image fulgurante et douce arrive. Le tableau de Nicolas de Staël, *Les Mouettes*, justement, découvert et contemplé, oui, contemplé, voici quelques années.

Le vol des mouettes

Ce tableau lui a donné le monde ce jour-là : son regard, les formes évoquant les mouettes, la couleur du ciel, l'espace du tableau, tout en cet instant avait ouvert en lui l'énigmatique présence des choses, des êtres, de lui-même, ici et maintenant. Ces mouettes peintes, dans leur vol arrêté, avaient suspendu sa course quotidienne et l'avaient stoppé net : qu'est-ce que le monde ? qu'est-ce ma présence dans le monde ? qui sont les êtres qui vivent dans cet espace commun ? Regarder *Les Mouettes* l'avait conduit à ces questions qu'il connaissait mais n'avait jamais éprouvées en lui-même et pour lui-même. Le vol des mouettes l'avait conduit non à regarder le ciel mais à habiter la terre autrement, en sentant à la fois le poids de son corps, sa pesée dans le monde, se disait-il parfois en souriant, et à laisser grandir son attention aux autres : chacun est là, dans le monde, avec sa manière de l'habiter, de le sentir, de le comprendre, d'aimer, de

« Les Mouettes »,
de Nicolas de Staël



souffrir, d'être heureux, et il y a en chacun ce secret qui fait qu'il existe et poursuit son chemin dans l'existence partagée avec les uns et les autres.

Curieusement, ces mouettes si légères dans le ciel lui avaient donné du neuf : la sensation de la gravité, du poids de toute vie et ainsi un infini respect. Les mouettes sans visage du tableau, aux ailes déployées et repliées avaient ouvert ses yeux aux visages alentour. Il ne les voyait pas le plus souvent, il avançait tête baissée car la vie n'attend pas et il sentait soudain qu'il était passé à côté de beautés insoupçonnées. Oui, ce tableau lui avait révélé, non seulement sa propre beauté mais surtout la beauté de tous les êtres. Depuis il avait laissé ses yeux regarder les visages et il était stupéfait par leurs variétés. Il comprenait qu'un philosophe ait mis au centre de sa philosophie le visage, cette expérience de l'irréductible qu'est l'autre et il se demandait toujours qu'est-ce que toucher un visage ?

Un jour, habité par ces découvertes, il entendit une amie lui dire : « C'est incroyable ce que tu es devenu humain ! » et il fut à la fois surpris, blessé et heureux. Surprise, blessure, bonheur : ces mots voyagèrent en lui et il se dit que tel était le changement survenu. Être au monde, c'est sans fin être surpris, blessé, heureux, car l'inévidance du monde, de ma présence en ce monde, de la présence altérante des autres ne laisse pas en repos.

Le repos des vacances lui redonnait le sans repos de l'existence ! Paradoxe ou plus simplement accueil de ce don de l'existence chaque jour reconnue comme surprise parce que immaîtrisable ? Il ne savait pas, il ne savait plus et il pressentait que ce n'était pas du savoir. Mais qu'était-ce donc ?

Se laisser toucher par l'existence, se laisser atteindre par les autres, vivre dans l'ouverture au monde, ne jamais cesser de déplier ce qui enferme, laisser vibrer son corps aux atteintes du réel.

Surgissement

Voilà, oui, voilà, dit-il, se souvenant de manière lumineuse d'une phrase lue chez un philosophe secret et précieux : « La sur-prise n'est pas dans les choses, mais comme disent les Japonais, dans le "ah !" des choses, c'est-à-dire dans le surgissement du sens de la présence. »² Ce surgissement advient par le corps, dans le corps, jamais sans le corps, et ce jusqu'à la fin.

Les vacances ouvraient chaque jour à la vacance et à la naissance. Il en était aussi surpris qu'heureux. Bonheur du corps, dans le corps, qui rendait encore plus passionnant le pas à pas dans ce monde commun où l'existence partagée ne cessait d'offrir des gerbes de jubilation et de douceur lors même que la violence était là. Il n'avait jamais goûté un tel mélange et il ne pouvait le récuser. Son corps en témoignait incessamment : il était un être de mélange et c'est ce mélange qui faisait de l'existence une passion.

L'existence : l'aventure passionnée des corps humains qui se rencontrent, s'écourent, se détruisent, s'aiment, se consolent, se touchent, s'éloignent, un incessant toucher des corps les uns par les autres, là où naît le sens offert les uns aux autres, les uns par les autres.

G. B.

2 • **Henry Maldiney**, *Regard, Parole, Espace*, L'Age d'Homme, Lausanne 1973, p. 43.

Du bon usage du corps

Selon Ignace de Loyola

● ● ● Pierre Emonet s.j.

Dans son autobiographie, Ignace de Loyola laisse entendre qu'au temps de sa jeunesse, fier de son corps, il lui vouait une attention toute particulière. La chevelure (qu'il avait fort belle) toujours bien soignée, les mains impeccables, les ongles des pieds soigneusement coupés, il attachait la plus grande importance à sa forme physique. Sa passion pour les exercices des armes et ses entreprises galantes l'exigeaient. Pour réussir à la cour, mieux valait être beau et en bonne santé. C'est précisément à travers ce corps, objet de toutes ses sollicitudes, que la grâce va le rejoindre.

Lors du siège de Pampelune, le 20 mai 1521, un boulet français lui fracasse une jambe et endommage sérieusement l'autre. Blessure physique, certes, mais aussi psychique. Voilà le beau gentilhomme à terre. Soigné sur place dans l'urgence, la fracture est mal réduite et exige une nouvelle intervention à Loyola, une vraie boucherie, dira-t-il plus tard. Les chirurgiens ont travaillé maladroitement ; les deux os se chevauchent, la jambe présente une belle bosse et, surtout, il est certain qu'il restera boiteux pour le restant de ses jours.

Incapable de supporter cette perspective, plus soucieux de son apparence et de sa forme physique que des souffrances imposées par une nouvelle intervention extrêmement douloureuse, Ignace exige que l'on coupe l'excroissance disgracieuse. Le résultat sera acceptable, il en gardera tout de même une légère claudication sa vie durant.

Au cours de la convalescence, prisonnier d'un corps affaibli, Ignace ne peut que lire et rêver de hauts faits et d'exploits. Si les armes et les femmes occupent encore fortement son imaginaire, l'Évangile et la vie des saints lui ouvrent d'autres horizons. Une nouvelle carrière se dessine peu à peu, où il pourra faire de grandes choses au service d'un autre roi, le Christ, comme ont fait les saints dont il lit la vie et les œuvres.

Un changement s'amorce en lui. Parce qu'il avait été particulièrement soucieux de son corps autrefois, il va désormais le haïr ; ce sera sa manière d'affirmer sa conversion.¹ A Manresa, il ne mange plus de viande ni ne boit de vin, il laisse pousser ses cheveux à la diable, sans les peigner ni les tailler, ainsi que ses ongles de pieds et de mains - « parce qu'il en avait été aussi très soucieux »² - il dort peu, jeûne tous les jours à l'exception des dimanches, ne veut manger que des herbes et se flagelle autant que possible. Jusqu'au jour où il comprend

Idolâtrer son corps ou au contraire le mortifier nous éloigne de Dieu. Cette expérience vécue dans sa chair par saint Ignace l'a mené à prôner le respect de la santé. Car prendre soin de son corps, c'est d'abord préserver ses forces pour mieux servir Dieu ; mais c'est surtout se mettre en condition de « sentir » les mouvements de l'âme et ainsi d'entrer en relation avec Dieu.

1 • *Autobiographie*, n° 11.

2 • *Id.*, n° 19.

que pour faire du bien et « aider les âmes », il vaut mieux se laver, être présentable et ne pas vivre comme un sauvage.

Du coup, il découvre que son corps peut être un instrument apostolique. Le regard est rectifié : alors qu'autrefois, par une sorte de souci narcissique, son corps était l'objet d'attentions exagérées, il va désormais en prendre soin pour le mettre au service du Christ. Il veillera sur sa santé irrémédiablement délabrée par ses excès de néophyte, et il fera preuve d'une sollicitude émouvante pour celle de ses compagnons, les mettant en garde contre les excès de zèle dans les jeûnes, les veilles, les pénitences corporelles et les travaux physiquement éprouvants. Dans chaque maison, il y aura un confrère chargé de veiller sur la santé des membres de la communauté et de prendre soin des malades et des vieux.

Dans la troisième partie des *Constitutions* de la Compagnie de Jésus, qui traite des jeunes jésuites en formation, Ignace consacre tout un chapitre aux

soins qu'il faut avoir envers son corps.³ Si un jésuite doit éviter de trop se préoccuper de sa santé et de dorloter excessivement son corps, il doit pourtant veiller à le conserver en bonne santé, afin d'avoir toujours les forces nécessaires pour le service divin. Aussi, lorsqu'il sentira que quelque chose ne lui convient pas dans la nourriture, le vêtement, le logement, les charges qu'on lui confie ou le travail à assumer, il devra en informer son supérieur.

L'horaire de la maison, qui règle les détails de la vie pratique, l'heure des repas, les heures consacrées au sommeil, l'habillement, les chambres, etc., devra être appliqué avec souplesse, en tenant compte des besoins des personnes. Si un peu d'effort physique fait du bien à ceux qui travaillent intellectuellement, il faut prendre soin de ne pas les accabler au point de les épuiser ou de les décourager et - détail plein de saveur - il faut éviter les efforts violents pendant une heure ou deux après les repas, surtout en été ! D'une manière générale, il ne faut jamais travailler trop longtemps de suite sans s'interrompre et se détendre. Même la fameuse mobilité, si caractéristique de la vocation du jésuite, sa disponibilité à partir en mission dans n'importe quel point du globe, doit tenir compte des capacités physiques des personnes : on ne maintiendra pas un jésuite dans un pays dont il ne supporte pas bien les conditions de vie ; au contraire, on le déplacera dans un endroit plus favorable à sa santé.

Cette préoccupation d'Ignace pour la santé des corps se retrouve tout au long des *Constitutions*, jusqu'au tout dernier article, qui est une recomman-

Les Français vainqueurs enlèvent Ignace du champ de bataille. Détail d'une fresque de A. Pozzo (1685-1692), voûte du chœur de l'église Saint-Ignace à Rome



3 • *Constitutions*, nos 292-306.

dation pour situer les maisons et les collèges de la Compagnie dans des lieux salubres où l'air est bon.⁴

Plus que par un simple souci d'hygiène et d'équilibre physique, ces normes sont inspirées par une attitude spirituelle, par le désir de mieux suivre le Christ et de le servir plus efficacement. Autrefois adulé comme une chance pour une ambition mondaine, puis haï comme un obstacle dans la poursuite d'un rêve plus spirituel mais irréaliste, le corps a retrouvé sa place et sa dignité : il est désormais un instrument apostolique, dont il faut prendre soin en vue d'un service concret et réaliste.

Lieu de l'expérience spirituelle

Mais il y a plus. Pour Ignace, le corps n'est pas seulement un instrument en vue de l'apostolat, il est le lieu de son expérience spirituelle, le milieu à travers lequel il prend conscience de ce que le Seigneur attend de lui. Les grâces que le Seigneur lui accorde retentissent à travers des émotions, des sentiments, des sanglots, des soupirs pleins de dévotion, de la joie qui rayonne sur son visage, une paix qui lui permet de ne pas se démonter face aux adversités.

Dans le discernement des divers mouvements qui peuvent agiter une personne, le corps joue un rôle essentiel. La paix et la joie, l'angoisse et la tristesse, l'attirance vers « les choses basses » sont bien des sentiments de l'âme, mais ils résonnent à travers le corps qui s'en émeut et les rend perceptibles.

C'est encore à travers des représentations corporelles que nous parle la Parole de Dieu incarnée : la contemplation de la vie terrestre du Christ, l'écoute de son enseignement, le message des paraboles nous touchent dans la mesure où ils éveillent en nous des sensations, des images, des impressions qui appartiennent à notre vie quotidienne. La croissance de la graine, la fureur de la tempête, les cris d'un possédé, les larmes du Christ sur la tombe de son ami Lazare sont autant de chemins par lesquels le Seigneur nous rejoint. Le Verbe ne s'est-il pas fait chair pour traduire en langage humain - et donc charnel - les rapports entre Dieu et sa créature ?

Pour Ignace, un mot privilégié exprime l'articulation entre le corps et l'esprit, entre Dieu et l'homme : « sentir ». Une remarque placée au début des *Exercices* permet de comprendre ce qu'il entend par là : « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement. »⁵

Il ne fait pas allusion à la sentimentalité, si fréquente chez les bonnes âmes qui confondent l'action de l'Esprit avec les sentiments éprouvés, mais au retentissement dans le corps d'une action divine plus intérieure. Les alternances de tempête et de paix, de forces vives et de ferments de mort qui nous envahissent lorsque nous sommes confrontés à des appels intérieurs ou à des sollicitations externes repérées comme des « visitations » ou des invitations de Dieu, nous renseignent plus sûrement sur notre relation à Dieu que les théories des spécialistes.

Ces divers mouvements, qui agitent la profondeur de notre être lorsque nous sommes à la recherche de notre bon chemin, sont l'écho d'une présence autre - divine, dirons-nous - qui sollicite notre liberté.

4 • Id., n° 827.

5 • *Exercices*, n° 2.

D'un côté, des troubles, de l'agitation, des angoisses, un repliement sur soi, un manque d'espérance et de confiance ; de l'autre, un dynamisme, une joie de vivre, du courage, de la force, de la créativité et une ouverture constructive de relations. Dans son langage d'époque, Ignace parle d'état de désolation ou de consolation, rendu perceptible au niveau somatique. Car pour lui, le spirituel et le sensible, l'esprit et le corps sont si étroitement liés dans l'unité de la personne que, dans sa pratique du moins, il semble ignorer le clivage traditionnel entre naturel et surnaturel. « J'avais comme l'impression de sentir sensiblement les veines ou les parties de mon corps », écrit-il dans son *Journal spirituel*, après avoir reçu de Dieu la confirmation que son choix, celui de la pauvreté pour la Compagnie, était accepté.⁶

Dans le monde réel

Dans les *Exercices* également, le retrainant est invité à prêter attention à tout ce qu'il vit à travers son corps et à le mobiliser dans sa quête de Dieu. S'il médite la Parole, il devra la situer dans la réalité très concrète de l'incarnation du Christ, en faisant une « composition de lieu » : qu'il mobilise donc son imagination pour camper le cadre géographique et culturel dans lequel elle a été prononcée. En impliquant ses cinq sens dans la contemplation des divers épisodes évangéliques, il entrera plus avant dans la compréhension de la Parole et, surtout, il évitera les pièges de l'idéologie ou du gnosticisme.

L'importance qu'Ignace attache à la médiation du corps dans la recherche spirituelle entreprise par le retrainant lui inspire toute une série de conseils pratiques, assez minutieux mais très réalistes. Lorsqu'il s'adresse directement

à Dieu, il convient que le retrainant se tienne dans une position pleine de respect. Par contre, lorsqu'il médite ou contemple la Parole, qu'il adopte en toute liberté la position corporelle qui lui convient le mieux, sans s'imposer des contraintes au nom de l'austérité ou de la mortification : à genoux, prosterné, étendu sur le dos, assis, debout, peu importe, pourvu qu'il trouve ce qu'il cherche. Qu'il sache profiter de la lumière du soleil ou de l'obscurité, de la douceur du climat, de tout son environnement physique pour créer une atmosphère propice à la rencontre avec Dieu. Plein de bon sens, Ignace recommande même à celui qui donne les Exercices de veiller à ce que le retrainant choisisse son menu ! Et s'il veut faire pénitence, qu'il mesure bien ses forces.

Au début de sa conversion, Ignace s'était imaginé que pour entrer au service de Dieu, il lui fallait haïr son corps. Les excès auxquels il s'était alors livré n'étaient que la transposition dans le domaine spirituel des exploits par lesquels l'ex-gentilhomme voulait faire carrière à la cour du vice-roi de Navarre. Entré au service du Christ, il avait cherché à se faire remarquer par son nouveau roi. La haine de son corps était inspirée par le même esprit mondain qui autrefois l'avait fait aduler. Si sa bonne volonté n'était pas en cause, le refus du corps l'avait tout de même entraîné dans une approche désincarnée de la Parole, dans un monde de rêves et d'illusions, jusqu'au jour où ses yeux se sont décollés. L'acceptation de son corps, la reconnaissance de son rôle de médiateur l'ont réintroduit dans le monde réel, là où les manifestations attribuées à Dieu sont moins suspectes.

P. E.

6 • *Journal spirituel*, n° 47.

Les sens intérieurs

● ● ● **Claude Flipo s.j.**, Nantes
Accompagnateur spirituel, Chemins ignatiens

« Cette fois, j'y vois clair », dit-on pour signifier qu'on a compris. Ou, « cet événement me touche », pour dire qu'on se sent concerné, ou encore, « j'ai beaucoup goûté ce concert ». Nous avons des sensations, nous éprouvons des sentiments. Les sensations nous viennent par nos sens - la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût -, qui nous ouvrent au monde extérieur. Nos cinq sens, dit-on, sont les portes de l'âme, et rien ne vient à notre esprit qui ne passe d'abord par nos sens.

Les sentiments prennent le relais. Ils appartiennent à notre monde intérieur, ils colorent nos états d'âme. Ainsi pourra-t-on éprouver un sentiment d'admiration ou de révolte, de joie ou de compassion en regardant le journal télévisé. Encore faut-il, pour que l'événement nous sorte de l'indifférence, qu'il nous « touche ». Une même information peut bouleverser les uns et laisser les autres de marbre.

Nos sensations sont physiques, déterminées d'avance et communes à tous, mais les sentiments révèlent un « sentir » beaucoup plus intime et personnel. Ils nous font partager la détresse ou la joie des autres. Ils sollicitent notre liberté : nous pouvons y consentir ou nous en défendre en gardant bonne distance.

Voyant le blessé à demi-mort sur le bord de la route, le Samaritain est touché de compassion. Le prêtre et le lévite le voient, eux aussi, mais restent à distance. Comment donc le Samaritain s'est-il approché ? En voyant, non seulement avec ses yeux de chair, mais encore avec ceux du cœur. De même, dira saint Augustin, croire, c'est toucher par le cœur : « Cette femme, l'hémorroïsse, qui a touché la frange du manteau de Jésus, elle l'a touché par le cœur, car elle a cru en lui. Quelqu'un m'a touché, dit le Seigneur ; elle m'a touché, elle a cru en moi. La foule le presse, mais la foi le touche. » Ainsi, l'objet du sentiment est toujours « ce qui nous touche » ou « ce que nous touchons » par le cœur. Et ce sentir est une prise de conscience immédiate, qui nous rend l'événement présent, d'une présence qui nous engage.

Notre affectivité

Sentir les choses intérieurement, voilà ce qui nourrit l'âme. Mais l'intériorité humaine est si riche et profonde que nous ne percevons habituellement qu'une maigre portion de la réalité. Nous en restons le plus souvent à la surface des choses.

Réfléchissons un instant sur ce « sentir » intérieur, cette capacité que nous avons d'être « affectés » par un événement, un visage, une parole, capacité que nous

Nous utilisons spontanément le vocabulaire des sens corporels pour exprimer les sentiments de l'âme. La métaphore nous est si naturelle qu'elle semble indiquer qu'entre nos sens externes et notre sensibilité interne existe une subtile harmonie : à nos sens extérieurs correspondraient des sens intérieurs. A moins que nos cinq sens aient en eux-mêmes cette double dimension externe et interne.'

1 • « Tourne mes sens à l'intérieur », prions-nous avec l'hymne *Jésus qui m'a brûlé le cœur*, de Didier Rimaud.

spiritualité

appelons notre affectivité. Pour dire les choses un peu grossièrement, notre affectivité - c'est-à-dire nos sentiments, nos émotions, en un mot ce qui nous fait vivre, désirer ou craindre, ce qui nous dynamise ou nous paralyse - se déploie à trois niveaux bien distincts.

Le premier est celui de notre affectivité naturelle, cette part de nos sentiments qui nous est commune. Ainsi, chacun désire être bien dans sa peau, jouir de l'amitié des autres. C'est si « naturel » que les manques d'affection ou de reconnaissance, comme le sentiment d'exclusion, nous blessent et peuvent susciter dans l'enfance des carences affectives graves.



Le second niveau est celui de notre sens moral ou, comme on dit encore, notre sens des valeurs. L'admiration, le respect, la probité, la solidarité sont des valeurs que l'on sent bien plus qu'on ne les pense. Certains sentent, d'autres non. Il s'agit là d'une sensibilité qui a besoin d'être éveillée, formée, comme nous le constatons de plus en plus aujourd'hui dans le domaine de l'éducation. Ce monde intérieur des valeurs engage beaucoup plus notre liberté : sentir, c'est ici « consentir », consentir à plus grand que soi, à des valeurs qui nous dépassent et qui sollicitent notre conscience sans la contraindre. Et consentir ensemble à un ensemble de valeurs, c'est faire partie d'une famille d'esprits, une famille spirituelle. Ainsi sera-t-on membre d'une association, d'un syndicat ou d'un parti politique.

Sensibilité spirituelle

Le troisième niveau, plus intérieur encore, est celui du sens spirituel proprement dit, celui qui nous fait sentir la force des béatitudes évangéliques. C'est ici sentir et désirer ce que le Christ lui-même a choisi et préféré, vouloir se mettre à son école, pour apprendre de lui la douceur et l'humilité, la fécondité du pardon et la force du service désintéressé. C'est faire un pas qui nous transporte dans un autre monde, celui du Royaume de Dieu. Une avancée que nous pouvons désirer accomplir mais qui échappe à notre pouvoir. Elle ne peut être que l'objet de notre prière. Ainsi le pas qu'ont franchi le Père de Chergé et ses compagnons cisterciens lorsqu'ils ont décidé de rester à Tibhirine au risque de leur vie, par solidarité avec leurs amis algériens. Un pas qui dépasse radicalement la raison et toute sagesse humaine.

Sans être appelés à vivre une telle radicalité, beaucoup de chrétiens découvrent un jour ou l'autre qu'ils sont habités par l'Esprit du Christ, qui leur fait goûter intérieurement les attitudes du Christ, sa douceur, sa miséricorde, sa patience ou sa solidarité avec les pauvres.

Comme on le voit, l'éveil et la croissance de cette sensibilité intérieure (la capacité d'éprouver les sentiments du Christ Jésus lui-même) dépassent la capacité humaine. C'est l'œuvre de l'Esprit saint en nous. C'est l'Esprit saint qui nous le fait désirer et qui nous dispose, à travers nos propres efforts pour devenir conformes au Christ, à recevoir ses dons.

Saint Paul y revient sans cesse dans ses lettres : ce ne sont pas vos mérites qui vous le procurent, ce n'est pas votre sagesse, c'est la foi, l'ouverture du cœur à l'amour qui vient d'en haut : « Que votre amour, écrit-il aux Philippiciens, que votre charité croissent de plus en plus, jusqu'à former en vous cette vraie science et ce tact affiné qui vous donneront de discerner le meilleur » (1,9). C'est l'amour qui vient d'en haut, c'est la charité répandue dans les cœurs par l'Esprit saint qui forment ce tact intérieur, qui l'affine, le purifie et le rend capable du discernement spirituel en toutes choses.

Purification des sens

Y a-t-il continuité entre nos sens extérieurs et ce toucher intérieur dont parle saint Paul ? Ou bien s'agit-il d'un autre sens, d'une sensibilité aux choses d'en haut qui serait d'une autre nature ? Autrement dit, nos sens externes ont-ils la capacité de se tourner vers l'intérieur en se laissant attirer par la joie de l'Esprit saint ? Les maîtres de la tradition spirituelle en discutent car, au premier

abord, il semble y avoir une sorte d'opposition entre les sens corporels et le sens spirituel.

Saint François de Sales, qui était fin psychologue et homme de grande érudition, disait ainsi, en évoquant les philosophes de l'Antiquité, qu'il y a deux sortes d'extase : l'une nous élève au-dessus de nous-mêmes, en passant par le plus intime, et l'autre nous ravale au-dessous de nous-mêmes. Comme si l'homme, étant d'une nature moyenne entre l'ange et la bête, s'élevait jusqu'à sentir les réalités d'en haut en s'exerçant aux actions spirituelles, tandis qu'il s'enlisait dans une sensualité basse et terrestre en s'appliquant aux plaisirs des sens. « Et comme l'extase n'est autre chose que la sortie de soi, de quel côté que l'on sorte, on est vraiment en extase. »

Aussi, concluait ce docteur de l'Eglise, « quand l'âme pratique l'amour par les actions sensuelles qui la portent au-dessous de soi, il est impossible qu'elle n'affaiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour supérieur. Car il y a cette différence, comme dit saint Grégoire, entre les plaisirs spirituels et les corporels : que les corporels donnent du désir avant qu'on les ait, et du dégoût quand on les a ; mais les spirituels, au contraire, donnent du dégoût avant qu'on les ait, et du plaisir quand on les a. »

Il est bien vrai que l'on ne renonce à un plaisir que pour un autre, et que c'est en cela que consiste la première conversion. Car l'homme est un être de désir, et il cherche confusément l'objet de son amour. Et quand il l'a trouvé, il en éprouve plaisir et délectation.

Ainsi la vie spirituelle n'est pas étrangère au corps - n'est-il pas promis à la résurrection ? - mais elle implique ce que la tradition appelle la purification des sens, et à travers eux une transformation de la sensibilité. Grégoire de Naziance disait : « Tu aimeras Dieu de toute

ta sensibilité. » Car la force de l'âme consiste, en effet, dans ses désirs, ses passions et ses affections. Et ces affections lui viennent à travers les sens corporels.

Quand donc le vouloir de l'homme dirige vers Dieu non seulement son intelligence et sa volonté, mais tout ce qui fait leur force, à savoir ces mêmes désirs et affections, et qu'il les détourne de ce qui n'est pas Dieu, alors il garde la force de l'âme pour Dieu et se porte ainsi à l'aimer de toute sa volonté. C'est ce que saint Ignace propose comme objectif aux chrétiens fervents : « Ordonner sa vie sans se laisser déterminer par aucune affection désordonnée. »

Subtile alchimie : le saint n'est pas un homme sans passions, sans désirs et sans plaisirs, mais c'est un homme dont les sens et l'affectivité ont été purifiés, transformés par l'Esprit saint, sont devenus capables de sentir et goûter les réalités divines. On sait à quel point cette transformation de leur être sensible passe par des renoncements, des nuits des sens, des privations momentanées de toute jouissance, par lesquels ils sont préparés aux noces éternelles.

Sobriété

C'est en vue de cette transformation qu'Ignace invite, au cours des Exercices spirituels, à prier les Mystères de l'Évangile par l'« application des sens ». Après avoir médité un épisode de l'Évangile, dit-il, on y reviendra en appliquant ce qu'il appelle les sens de l'imagination aux personnes de la scène. Voir les personnes, entendre ce qu'elles disent, percevoir par l'odorat, toucher par le tact avec respect les endroits où elles passent, etc.

Voir, par exemple, et considérer comment le Christ mangeait, sentir sa douceur ou son humilité au cours de sa Passion, goûter intérieurement à travers l'humanité du Christ « l'infinie douceur et grâce de la divinité » (et ainsi du reste selon les personnes que l'on contemple), afin d'en tirer profit pour soi. C'est par cet exercice répété, ainsi que par une certaine maîtrise des sens qui peut passer pour un temps par une privation volontaire, que s'éveille et se développe cette sensibilité spirituelle dont parle saint Paul.

Pour revenir à l'ordinaire des choses, disons que la vie dans l'Esprit ne peut s'enraciner dans l'expérience corporelle sans se nourrir de la méditation de l'Évangile ; mais encore qu'elle requiert cette maîtrise de soi dans l'usage des sens qui est déjà un fruit de l'Esprit et qui porte le nom de sobriété, vertu qui n'est guère en vogue dans notre société de consommation ! C'est sans doute à ce prix que les sens corporels, transformés par l'Esprit de Dieu et comme apprivoisés aux réalités spirituelles, peuvent participer de la joie de l'esprit et jouir eux aussi de la consolation divine. Alors ils deviennent capables de voir, de goûter et de sentir la présence de Dieu en toutes choses créées.

CI. FI.

La conception hébraïque du corps

●●● Jacques Trublet s.j., Paris
Professeur d'Ancien Testament au Centre Sèvres

La vision sémite du corps diffère de l'occidentale sur trois points : elle fonctionne sur le mode de la métonymie (un organe peut désigner l'ensemble) ; c'est avec un couple de termes opposés, par exemple la chair et le sang, qu'elle englobe la totalité corporelle ; enfin, la Bible ne distingue pas en l'homme deux principes, l'un matériel - le corps - et l'autre spirituel - l'âme.

Point de vue biologique

Du point de vue biologique, la Bible différencie cependant le corps de l'âme. Pour ce faire, les expressions employées pour le corps ont été réservées de bonne heure au cadavre. Ainsi deux mots désignent le corps, *gwf* et *nebilah*. Le premier n'apparaît qu'au féminin *gwfah* ou *gewiyah* (1 S 31,10 ; 1 Ch 10,10 ; Ez 1,11) : le genre féminin marque qu'il s'agit non plus d'un être personnel, mais, selon la mentalité biblique, d'une chose neutre et indifférente. Le second, *nebilah* (Lv 5,2 ou Dt 21,6), souvent utilisé dans un contexte rituel, renvoie lui aussi au corps mort, tout comme *guph* (1 Ch 10,12), utilisé plutôt dans les textes rabbiniques. Du point de vue anatomique, certains organes dans la Bible ont une fonction différente de celle attribuée dans la cul-

ture occidentale. Si l'on y parle très rarement de la peau (Jb 16,15), en revanche le *basar*, corps en hébreu, revient 273 fois dans l'Ancien Testament (AT). Il désigne tantôt des animaux, tantôt des humains, mais jamais Dieu. On le traduit dès lors plus justement par « chair » ou « viande » (Es 22,13). Il connote parfois la faiblesse (Ps 56,5) et désigne plus généralement la partie visible du corps, parfois même sa totalité. L'expression « toute chair » signifie tous les êtres humains (Gn 6,12-13) ou tous les vivants qui entrent dans l'arche (Gn 6,19). Métaphoriquement, ce terme exprime la parenté par le sang : père, mère, frère, sœur, fils et fille (Lv 21,2 et Gn 37,27).

En ce qui concerne les organes internes, quand la Bible parle de l'os d'une chose, c'est de sa quintessence, son être même. Charpente du corps, c'est aussi l'intime de l'homme. La respiration (*neshama*) est l'haleine, l'indice de la vie donnée par Dieu à l'homme (Gn 2). La *nefesh* signifie d'abord le cou (Ps 44, 26), puis la trachée, le souffle et enfin la vie ou le principe vital (Ps 30,4 ; Pr 8,35). C'est par la puissance de Dieu que l'homme devient une *nefesh* vivante (Gn 2,7). Mais il peut prendre des connotations psychologiques (devoir, aspiration), comme dans le psaume 35. Ce terme revient 755 fois dans l'AT et il est traduit par âme (psyché) dans la Septante.¹ Il y a encore le sang, souvent utilisé parallèlement à *nefesh*, qui dési-

En Occident, nous nous imaginons que notre vision du corps est universelle. Aussi projetons-nous, lorsque nous lisons la Bible, notre propre catégorie de pensée qui dépend du monde grec. Or la Bible véhicule une toute autre représentation, celle des Sémites.

1 • Traduction grecque de la Bible.

gne le siège de la force vitale et physique de l'homme. Puis le cœur, qui s'applique à la fois aux choses, aux animaux, à Dieu et, plus de 800 fois, aux hommes. Pour les Hébreux, le cœur équivalait au cœur et au cerveau comme lieu de l'affectivité : angoisses, peur, désir (Pr 6,25), raison (Dt 29,3), décision (Pr 16,9).

Enfin, il y a le souffle, *ruah*, qui désigne souvent le vent. Quand il est appliqué à l'homme ou aux animaux, il signale la force vitale (Ps 104,29) qui vivifie cette nature morte que nous serions sans lui ; il est alors au féminin. Quand on parle de l'Esprit de Dieu, il est au masculin et peut être considéré comme une émanation de Dieu. Dieu peut le donner - et l'homme s'anime - ou le retirer - et c'est la mort. Si l'on en croit Qohélet, le destin des fils des hommes et le destin des animaux est identique : de même que les premiers meurent, les autres également. Ils ont le même souffle et l'homme n'a nul avantage sur les animaux. Tous deux sont faits d'argile et tous deux retournent à l'argile. La supériorité de l'homme sur l'animal est nulle, car tout est vanité.

Point de vue relationnel

C'est par le corps que nous entrons en relation avec le monde et avec les autres. Le corps humain est duel : masculin ou féminin. A la fois objet de désir et de plaisir, il peut devenir le lieu d'une rencontre plus pleine que la parole. On pense évidemment à Gn 1 ou Gn 2, mais surtout au *Cantique des Cantiques* qui met en scène l'exultation érotique. Mais le corps ne saurait se réduire à une simple infrastructure biologique, habitée par des besoins ou des pulsions. Lorsqu'on entre dans l'humain, le corps est le lieu où s'exprime à la fois la nature

et la culture. La première relève de l'instinct, la seconde nous fait accéder au monde des règles : règles alimentaires, si importantes dans la Bible (Lv 11 et Dt 14) ; matrimoniales, qui régissent l'échange des femmes et des hommes au sein d'une société ; de pureté rituelle, qui contribuent à poser l'identité du groupe. Si les Israélites se montrèrent si soucieux de l'intégrité, de l'unité et de la pureté du corps, c'est qu'ils étaient minoritaires et l'objet de vives pressions. Leurs soucis corporels reflètent les craintes qu'ils éprouvaient à l'endroit des limites de leur corps politique. Les rites reflètent l'âme d'une société. Ils agissent sur le corps politique par le moyen terme symbolique du corps physique.

Point de vue théologal

La dimension théologale ou la différence anthropologique s'exprime de deux façons complémentaires. D'une part, par la participation de Dieu à la création de tout homme (et non pas seulement du corps d'Adam) et, d'autre part, dans une certaine affinité entre l'homme et Dieu. Plusieurs métaphores décrivent cette intervention de Dieu. Les images les plus développées sont celles de la fabrication du fromage, le tissage ou la poterie. Les deux premières se retrouvent imbriquées en Job : « Ne m'as-tu pas fait couler comme du lait et coaguler comme du fromage ? Tu me revêtais de peau et de chair et tu me tissas d'os et de nerfs et tu m'accordas la grâce de la vie. Et ta providence sauvegarda mon souffle » (Jb 10,10-12). Dans le psaume 139, seul le tissage est évoqué et l'acte de création dont la racine signifie sculpter : « Car c'est toi qui as créé mes reins. Tu me tissais dans le ventre de ma mère... Il ne te fut pas caché mon squelette quand j'étais

fait dans le secret, brodé dans les profondeurs de la terre. Tes yeux me virent à l'état d'embryon. Et sur ton livre étaient tous écrits les jours qui étaient fixés sans personne en eux. » La poterie, enfin, revient à plusieurs reprises, en Gn 2, en Jb 10,8-9 ainsi qu'en 2 M 7,22-23 surtout : « Tes mains m'ont façonné et formé rien que pour un temps, puis tu me détruiras. Souviens-toi donc que tu m'as fait comme avec de l'argile et que tu me feras retourner à la poussière. »

Parmi les aspirations fondamentales de l'homme, apparaît son besoin de Dieu (cf. Ps 8,6). On traduit généralement ainsi ce verset : « Qu'est-ce que l'homme que tu t'en souviennes ? A peine le fis-tu moindre qu'un dieu... » Mais ce verset pourrait tout aussi bien se traduire : « Tu l'as fait ayant besoin de Dieu un peu. » La première traduction insiste sur l'étroite parenté qui existe entre l'homme et Dieu, tandis que la seconde met en valeur la relative autonomie de l'homme par rapport à Dieu ou à sa dépendance.

L'homme est un être intermédiaire entre Dieu et les animaux ; par la tête, il est apparenté à Dieu « couronné de gloire et d'honneur », et par les pieds, il appartient au monde des animaux dont il reçoit la lieutenance. C'est cette double appartenance qui définit l'homme, sans qu'on insiste sur les potentialités de l'intelligence humaine.

Le thème de l'homme à l'image de Dieu prend aussi bien en compte la corporéité de l'homme que sa dimension spirituelle. Ce qui fait le spécifique de l'homme, c'est sa parenté avec Dieu. Cette idée vient de Babylone et d'Égypte où l'on considérait le roi comme une épiphanie de la divinité. Selon Gn 1,27, Dieu créa l'homme le sixième jour, en même temps que les animaux terrestres mais de manière différente, puisqu'il le fit à son image et à sa ressemblance. Le premier

terme signifie « ombre » et s'applique parfois aux statues, alors que le second précise que cette « ombre » ressemble bien à son « modèle ». L'homme porte donc en lui l'empreinte divine. On dira que les dieux sont à l'image de l'homme (Ez 16,17), tout aussi bien que l'inverse, à savoir que l'homme est à l'image de Dieu (Gn 5,1). En Gn 5,3, on nous dit qu'Adam engendra un fils à sa ressemblance, à son image.

Le couple, image de Dieu

On s'est souvent interrogé sur quoi portait cette similitude ou cette différence. Or, aussitôt après ce verset, la Bible précise ce qui nous apparente le plus aux animaux, à savoir que nous sommes mâles et femelles. Un auteur comme Martin Buber affirme que l'homme et la femme ont besoin l'un de l'autre pour signifier Dieu, et que l'image de Dieu demeure incomplète tant que l'homme et la femme ne forment pas un couple, qu'ils ne sont pas mariés. Sur cette base, certains théologiens ont affirmé que le couple est image de Dieu dans sa capacité de fécondité, d'autres dans l'altérité qui le constitue.

Mais l'homme perd sa ressemblance au moment même où il veut devenir comme Dieu. L'homme ne conquiert pas cette ressemblance, il la reçoit comme un don. Et c'est au moment même où il renonce à sa condition de créature en voulant se faire Dieu, qu'il abîme cette image que Dieu avait mise en lui. Tel nous semble être le fondement ultime du respect dû à l'être humain.

J. Tr.

La pudeur

Un signe de civilisation en voie de disparition

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Aujourd'hui, dans notre monde néo-libéral et laïc, nudité et impudeur sont confondues. En affirmant sans censure notre propre corps, ne cherche-t-on pas à repousser (illusoirement ?) les limites de notre vulnérabilité exposée par notre nudité ? Illustrations de ces relations paradoxales entre pouvoir, fragilité et pudeur.

Gagnée sur des siècles de civilisation,¹ la sphère privée est en passe de se dissoudre dans la société des loisirs et du marketing. Tout se consomme et tout se vend. Le privé envahit l'espace public (voir les téléphones portables), tandis que le professionnel interfère sur le privé (on vous joint à toute heure). Les rideaux disparaissent des fenêtres et on doit pouvoir montrer que l'« on n'a rien à cacher ». La « transparence » vis-à-vis de l'intime, comme de la nudité, participe de cette confusion. Est réputé « coincé » celui qui ne s'exhibe pas et ne fait pas partager à tous ses « émotions », à l'instar des émissions de télévision où l'on « vedettarise » le dernier anonyme venu, de préférence sur son beau physique (*Star Academy* à la TV et dans les relais-médias).

Une nudité originelle

Aux antipodes, un chorégraphe québécois, dans une démarche artistique qui prend tout son sens, retourne la nudité commerciale comme un gant en montrant le corps pour lui-même. Non pour vendre un produit ou pour racoler le consommateur, mais au contraire, dans une sorte de don gratuit. *La pudeur des icebergs*, tel est le titre de la pièce dansée sur une musique de Chopin par les six danseurs et danseuses - nus - du chorégraphe de Montréal, Daniel Léveillé. Au Canada comme en Europe, le

public afflue, attiré ou curieux. Y ayant adhéré, le chorégraphe appelle maintenant la nudité, « un costume ». Nous lui avons demandé ce qu'elle apporte à son spectacle.

« Un jour, par curiosité, j'ai demandé aux danseurs s'ils accepteraient, pour moi, en studio, de danser nus. Pour voir ce que ça donnait. Et cela a été une révélation. La pièce prenait un sens qu'elle n'avait pas avant. D'ailleurs, je m'apprêtais à demander à un *designer* de costumes de trouver quelque chose du genre maillot de bain. C'est toujours une mission impossible, parce qu'alors, au contraire, on sexualise. » Il explique encore que les danseurs sont jeunes, entraînés, et ont donc de beaux corps. « Si on les fait danser en costume de bain, par exemple, ils sont extrêmement sexy ! Mais nus, ils ne le sont plus. »

Ce qui le frappe d'abord, devant ses danseurs et danseuses nus, c'est « leur fragilité ». On aurait plutôt envie de les protéger et de couvrir leurs corps. Il ajoute que nu, on voit véritablement fonctionner le corps dans son entier. Contrairement au collant, qui cache en montrant. « Montrer la peau permet de lire sous la peau : on voit le cœur battre, on voit l'effet de la respiration sur tout le corps. » Le voyeurisme est désamorcé. « Comme spectateur, on prend 5 minu-

1 • Cf. les historiens et sociologues Norbert Elias, Philippe Aries, Richard Sennett.

tes pour regarder ce qu'on a tous à regarder ou pour régler sa propre pudeur du fait d'être exposé à des gens nus. Mais très rapidement, je me suis dit : les spectateurs ne vont pas rester sur les organes génitaux ! »

Daniel Léveillé parle de l'« intelligence sous la peau ». On voit réfléchir les danseurs, dit-il. « Une hésitation de leur part, une satisfaction... on le voit. » Alors, n'est-ce pas impudique ? « Je ne crois pas. Quand on considère toute la Renaissance, en peinture, le corps est là devant nous. En Amérique du Nord ou ici, en Suisse, les gens sont prêts à cela sans problème. » Dans une société où l'on voit la nudité partout, il y a donc encore une place pour une autre nudité. « Qu'est ce qu'un sous-vêtement ? s'interroge Daniel Léveillé. C'est la promesse de dévoiler quelque chose qui n'est pas encore dévoilé. Toute la séduction est là. Alors, quand on n'est plus dans la séduction, on est dans une sorte de vérité. Tant qu'il reste quelque chose à découvrir, il reste toujours un possible. Une fois qu'on est nu... Bon, voilà, c'est ça... »

Il ajoute que dans les bars, à Montréal, les gens consomment et regardent des danseurs nus mais qu'on est dans un rapport complètement différent. « Les nudistes vous diront aussi qu'on ne porte plus son rôle social avec soi quand tout le monde est dans le même appareil. »

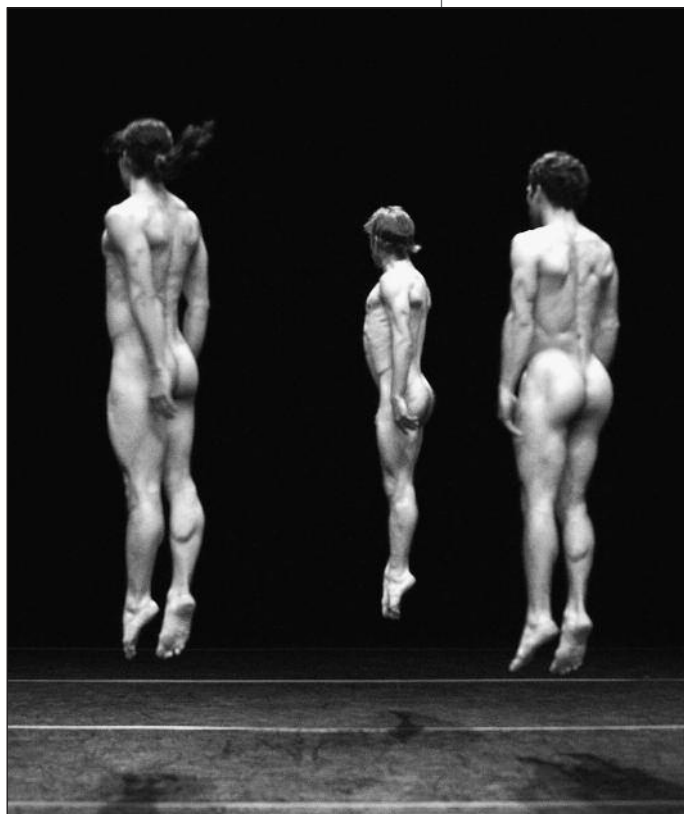
Vêtir un danseur, c'est pour lui, d'une certaine manière déjà, « théâtraliser la pièce dansée ». « Balanchine avait trouvé quelque chose de fantastique, le collant blanc ou rosé, avec le maillot noir. Presque la nudité. » Il relève que l'on voit souvent les danseurs se dévêtir sur scène. Un geste qu'il juge un peu malheureux et qui allume le désir.

« Dans ma pièce, la chorégraphie commence, les danseurs sont nus et ils le sont jusqu'à la fin. »

Des cabines superflues

L'histoire des mœurs en Occident montre qu'il y a un baromètre de la pudeur à travers les âges. En 2005, le magazine *Psychologies* interroge les Français sur la nudité devant les enfants. Pour 56 % des sondés, les parents doivent éviter de se montrer nus devant leur progéniture. Ils sont encore environ 75 % à ne pas se laver devant leurs enfants ou prendre un bain avec eux. Cependant, on constate que la nudité en famille préoccupe davantage les hommes que les femmes : 44 % des sondés, majoritaire-

« La pudeur des icebergs » (2004), de Daniel Léveillé



ment les femmes, approuvent la suggestion selon laquelle la nudité en famille a des vertus pédagogiques (se sentir bien dans sa peau).

A la piscine aussi, on constate que les femmes sont moins pudiques que les hommes. Les cabines individuelles que l'on trouve dans tous les vestiaires semblent désormais superflues. Sans doute croit-on que se changer au vu des autres est une libération.² Les cabines fermées ne sont occupées que par de très jeunes filles ou par des femmes âgées, note cette rare maître-nageuse au féminin, dans l'Est lausannois. « Certaines adolescentes se baignent avec un t-shirt à la place du haut ou un short à la place du bas pour cacher ce qu'elles estiment imparfait. Quant aux gens très mal à l'aise avec leur physique, ils ne viennent pas à la piscine, sauf s'ils ont fait la paix avec leur corps. » Ceux qui sont beaux et fiers de l'être, par contre, s'adonnent sans retenue au culte du corps dont les piscines sont le temple.

Notre société, qui veut tout « visible », a balancé la fausse honte en même temps que la pudeur. Or une certaine pudeur protège. C'est une règle de vie, sans quoi la société se saborde.

Escrimeuses nues

Les affiches *Stop sida* de l'Office fédéral de la santé publique (OFSP), du début de l'été 2006, devaient frapper l'opinion par la nudité des corps, photographiés dans une situation inadéquate : joueurs de hockey en pleine offensive, mais dans le plus simple appareil, escrimeuses en action, nues comme au premier jour. Les spots TV de la même campagne montraient des hommes sans aucun vêtement sur des motos.

L'utilisation du corps nu dans l'affichage public n'est pas nouvelle et ne choque plus personne dans un monde où elle est devenue banale, en particulier au cinéma. Alors, avons-nous demandé à Adrian Kammer, responsable de la campagne de promotion *Stop sida* à l'OFSP, pourquoi y recourir encore ? « La nudité symbolise la vulnérabilité, la fragilité. Si on ne protège pas son corps, on s'expose à un risque grave, et c'est pareil pour la situation sexuelle. Voilà ce que nous avons voulu dire. »

L'équipe qui a conçu la campagne de pub de l'OFSP a voulu éviter d'identifier le contenu du message à l'érotisme et a cherché à transposer une situation. C'est le caractère inhabituel qui attire l'attention - en plein été, des joueurs de hockey nus... Ce chaud-froid a-t-il surpris le passant pressé ? L'évaluation ne sera faite que quelques mois après la fin de la campagne.

Pourquoi des corps parfaits, avons-nous encore demandé à A. Kammer ? Ce sont tout simplement les hockeyeurs



2 • Tout comme dans les cabines (collectives) de la boutique *Agnès B.*, à Paris.

du club de 1^{re} ligue de Bülach, de vrais amateurs, qui ont posé de nuit, pendant 6 heures, dans l'enthousiasme et la rigolade, raconte-t-il. Message ? « Même la force peut être vulnérable, sans protection. » Les affiches avec des femmes étaient plus difficiles à réaliser, faute de candidates. C'est à Budapest que les deux personnages féminins, une escrimeuse professionnelle et une amie, ont été dénichés. « On voulait les deux sexes car tous deux doivent se protéger du sida. »

Le nu ici est au service d'un but, la prévention contre le sida. Contrairement à d'autres campagnes trop explicites ou ayant choqué des croyants - sur le double sens de « mise à l'index » -, les cadrages où l'on voit corps et visages en entier respectent leur sujet. En outre, le sport, plutôt « désérotisant » en soi, n'a rien de lascif. Esprit sain dans un corps sain.

Les cache-sexes du concile de Trente

Dans l'Antiquité, il était normal qu'un Grec (au masculin) soit nu. Hésiode préconisait : « Sème nu, laboureur nu, moissonneur nu. » L'influence chrétienne ramènera le (presque) nu au seul Christ ainsi qu'à Eve. « La nudité est réduite à exprimer la douleur sacrée et le péché sacré », observe l'écrivain Jacques Laurent dans *Le nu vêtu et dévêtu*. A partir du Quattrocento, le nu réapparaîtra dans l'art. Mais tout est dans le regard qu'on y porte.

Ainsi les personnages nus du *Jugement dernier*, peints par Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine, durent être couverts. Après le concile de Trente, en 1564, des cache-sexes furent peints sur les parties intimes des personnages par le peintre Daniele da Volterra, sur

demande des autorités ecclésiastiques. Il y gagna le surnom familier de « culotteur ». Mais en 1993, lors de la restauration des fresques de Michel-Ange, les spécialistes s'aperçurent qu'une restauration complète supposait la suppression des cache-sexes rajoutés après le concile de Trente. Le Vatican fit savoir qu'il fallait renoncer au nettoyage des couvre-attributs, de peur d'abîmer la peinture originale. Les experts internationaux dénoncèrent le prétexte et même le Parlement européen s'indigna de ce qui devenait une censure contemporaine. Fin mai 1993, le responsable des travaux informa la presse que Jean Paul II avait confirmé l'arrêt papal de 1564 et que les sexes resteraient masqués...

Un parfum de péché originel flotte encore sur la chair, pour l'Eglise, tandis que nos sociétés laïcisées affirment leur liberté dans le déni de la pudeur, pourtant fondatrice de civilisation, en croyant - par erreur - y associer la morale. L'été ramène sur nos trottoirs des jeunes filles vêtues comme des danseuses de cabaret, nombril et hanches à l'air, décolleté itou. Le string, que plus personne n'ignore - puisqu'il va de pair avec un jeans taille basse - copie conforme du cache-sexe de la strip-teaseuse, est porté même par des adolescentes. On pense être simplement à la mode, en toute innocence.

On voit aussi sur nos trottoirs des femmes dont la pudeur est imposée par un code religieux et patriarcal. Le contraste est évidemment frappant. La pudeur (et sa longue trajectoire depuis nos origines) revient comme un boomerang via l'immigration des sociétés musulmanes. Mais en chargeant uniquement la femme, dans un archaïsme misogyne, du soupçon de concupiscence. Comme le faisaient d'ailleurs les Pères de l'Eglise, bêtes-noires des féministes.

V. B.

La double tentation

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

La double tentation, c'est l'angélisme, qui est le refus de l'incarnation, tentation qui fut celle de poètes comme Vigny, Baudelaire, Mallarmé, Valéry ; et la tentation contemporaine, qui est l'idolâtrie narcissique du corps comme instrument de jouissance, avec pour corollaire la mort de l'âme, réduite au rôle de petite gêneuse.

« Ce corps que trop avons aimé », cette chair que trop avons nourrie, ce corps chanté par les poètes de la Renaissance sur des vaisseaux en fête où ils étreignaient avec une même sensualité nuptiale des idées aux formes de chair et des femmes aux noms étoilés, ce corps absent de la philosophie idéaliste allemande et que Nietzsche ira faire marcher et respirer dans les montagnes d'Engadine, ce corps que les amants se donnent à manger et qu'ils immolent sur l'autel-lit de leur chambre d'amour, ce corps qui descend au tombeau, alors que l'âme, cette immortelle, s'en évade à la mort - qui n'est que la séparation d'un corps mortel et d'une âme immortelle - pour s'élever vers la lumière, ce corps que nos aïeux couvrirent de peaux de bête après leur première désobéissance, ce corps dont Pascal disait : « Ne le considérons plus comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte, mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit », ce corps que la mort punit comme coupable et purge comme vicieux, ce corps qui est notre serviteur et dont nous avons fait notre maître, faut-il donc le cacher derrière les grilles d'un cloître où il ne sera vu que par le chaste regard de Dieu, ne laissant échapper de lui-même que la voix cristalline des religieuses, dont le son ravissait de plaisir les oreilles du président de Brosses et du cardinal de Bernis ?

Déjà Bourdaloue se plaignait de ce qu'on ne fit immolation à Dieu de son corps que lorsqu'il avait fini de servir

aux plaisirs du monde, un peu comme on apporterait à une maîtresse le rebut d'une autre.

C'est ce même corps dont Paul Morand - qui, à l'égal d'un Montherlant, l'exalta dans ses livres par le sport, les voyages ou l'amour - écrivait à chaque page de son journal de vieillard, qu'il était en train de le lâcher comme une monture lâcherait son cavalier. Ce corps dont Proust se plaît à dénombrer, avec un sadisme d'entomologiste, les infirmités innombrables, notamment quand, dans un palace vénitien, le narrateur, apercevant à demi-cachée derrière une colonne mauresque la silhouette de Madame de Villeparisis, ne reconnaît plus dans cette petite vieille toute ratatinée aux allures de concierge, celle qui fut en son temps la femme la plus belle, la plus séduisante et la plus spirituelle de la haute société parisienne.

Fermer les yeux

Était-ce pour fuir cette défiguration inélucltable du corps de sa maîtresse par le sorcier Temps que Rancé quitta le monde et ses plaisirs empestés, comme on s'enfuirait d'un coupe-gorge, pour aller, sous la bure et le capuchon du moine, pratiquer sur lui-même, non plus la destruction que le temps opère sur les corps, mais celle du vieil homme que les chrétiens opèrent sur eux-mêmes sous le seul regard, immobile et muet de Dieu ? Car c'est essentiellement sur notre corps que s'opère et se rend visible à nos yeux l'œuvre destructrice du Temps. C'est dans le corps que, le moment ve-

nu, viennent loger ces deux pauvresses, ces deux mendiante que sont la maladie et la vieillesse, à qui il faut bien faire une place, à qui on doit aussi l'hospitalité, tandis que l'âme, soustraite à cette destruction par le temps, continue de livrer son combat contre cette autre lèpre, invisible celle-là, du péché.

Faudra-t-il donc le voiler, ce corps, comme Dorian Gray voilait son portrait sur lequel on pouvait lire non plus la lèpre du temps mais celle du péché ? Faudra-t-il le voiler comme le demande l'islam dans son rigorisme calciné, ou bien le laisserons-nous impudiquement offert aux regards des hommes, tel que l'affiche impunément sur chaque centimètre carré de la planète notre société de spectacle ?

Je n'évoquerai pas les plaisirs de l'amour que peut goûter un corps en bonne santé, quand bien même ils seraient voilés par la pudeur qui leur prêterait un ragoût supplémentaire. Je ne dirai pas que les vrais voluptueux sont les plus pudiques des hommes et que l'obscénité ne se loge que dans le regard de ceux qui les jugent. Je sais trop bien qu'il y a dans tout acte voluptueux, - comme le disent Baudelaire et Proust - autant de férocité et de cruauté de la part du corps qui jouit, « qu'en nous de bonnes intentions et d'anges qui sont méprisés et qui pleurent ».

Je ne dirai pas non plus qu'il n'y a rien de plus opposé à l'esprit du temps que la pudeur et rien de plus malheureux au monde aujourd'hui qu'un homme pudique ou une femme délicate. Je n'évoquerai pas les trésors d'inventions auxquels ils doivent avoir recours, moins pour se soustraire aux regards de leurs semblables que pour soustraire leurs yeux et leurs oreilles à ce qui pour eux constitue une perpétuelle et insupportable agression. Je ne m'insurgerai même pas contre ceux qui transforment leur

chambre à coucher en poste de télévision pour se donner en spectacle au monde entier. Ces indignations ne conduisent nulle part.

Aujourd'hui Dorian Gray n'aurait pas besoin de vendre son âme au diable, il n'aurait qu'à se rendre chez le premier chirurgien esthétique venu. La science a les moyens de restaurer l'œuvre jugée défectueuse de Dieu et de prolonger indéfiniment notre vie terrestre, c'est-à-dire celle de notre corps. Notre corps connaît aujourd'hui une tentation qu'il n'avait encore jamais connue ; celle de vouloir durer, de vouloir faire l'économie de la souffrance et de la mort.

La tentation angélique

Cette tentation, toute grossière et toute matérielle, succède à ce qu'on pourrait appeler la tentation angélique, telle que certains poètes du XIX^e siècle, comme Poe, Shelley, Vigny, Baudelaire et Mallarmé, ont pu l'éprouver. Ces poètes ont cru parer à la perte du Christ par une évasion dans l'angélisme.

A cet égard, le Satan à qui Vigny donne la parole est un démon porteur d'une révolte toute particulière. Il n'est pas l'esprit du mal insurgé contre le principe du bien, ni l'esprit du néant opposé à celui de l'être - ce qui sera la tentation majeure d'un Valéry - mais la personification de l'esprit rebelle à toute incarnation, dont la première, la naissance ; car c'est de la vie, c'est-à-dire de la descente de l'esprit dans une chair, que naît la souffrance. Tout dans la condition de la créature chez Vigny est en état de guerre contre le Créateur. L'honneur de l'homme est pour Vigny de soutenir cette guerre. C'est à ses yeux la

pire duperie que de confondre le Dieu inhumain qui a commis le crime de la création, avec le désir d'amour divin qui berce le cœur des hommes.

Le luciféranisme de Baudelaire est un peu plus subtil. Il découle tout entier de la double postulation qu'il place au centre de *Mon cœur mis à nu* : l'une vers Dieu et l'autre vers Satan. Horreur de la vie et extase de la vie. Mais il ne faut pas croire que Baudelaire arriverait à être chrétien si cette extase parvenait à surmonter cette horreur, choix inéluctable entre une vie spirituelle désincarnée et une vie charnelle maudite. L'annonce chrétienne de la Résurrection emporte au contraire la créature loin de cette

« La reproduction interdite », de René Magritte (1937)



horreur d'elle-même, qui n'aurait d'autre issue que dans une désertion de sa propre nature. Baudelaire est partagé entre la rentrée dans son unité jalouse, orgueilleuse, comparable à rien moins que l'Unité divine, et la fatalité de se livrer à une communion universelle à laquelle il donne le nom intéressant de « prostitution ». Le dandy baudelairien, beaucoup plus qu'un simple opposant luciférien, serait un aspirant à la suppléance du saint, mais un saint à qui manquerait la charité, c'est-à-dire l'amour.

Chez Mallarmé, le luciféranisme va encore plus loin, et ce de manière beaucoup plus voilée car il n'adopte plus la posture violente, outrée, ostentatoire de la révolte romantique. C'est la personne elle-même du poète qui s'abolit, avant d'entrer d'abord dans l'impersonnel, puis dans le néant. En parfait lecteur de Hegel, Mallarmé pouvait écrire à l'un de ses amis : « Ma pensée s'est pensée et est arrivée à une conception pure. Je suis maintenant impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, mais une aptitude qu'a l'univers spirituel à se voir et à se développer à travers ce qui fut moi. » Dans une nuit semblable à celle de Pascal, *La nuit d'Igitur*, Stéphane Mallarmé est mort aussi sûrement que le dernier roi de France est mort un 21 janvier 1793 sous la guillotine.

Refus de la création

Hegel avait eu deux lecteurs parfaits, le premier, Kierkegaard, qui fut son antithèse et son contradicteur absolu, et le second, Mallarmé, qui poussa au point culminant l'imitation sacrificielle du maître. L'audace du poète est bien d'avoir, comme l'ange téméraire, expressément et absolument rivalisé avec Dieu. L'angélisme de Mallarmé constitue le visage

inverse et l'une des plus séduisantes métamorphoses du satanisme romantique. C'est plus le vol d'Icare que la révolte prométhéenne. Et ce vol d'Icare, loin d'être une préfiguration de l'Ascension au ciel du Christ revêtu de la nature humaine, est sa parfaite contre-façon, celle d'un homme qui se dévêt de la nature humaine dont l'impureté lui répugne, sans prendre sur lui, comme font les saints, les souffrances et les péchés des hommes.

Là où le romantique interpelle, invective et blasphème en animal de sang chaud qu'il est, Mallarmé, en animal de sang froid, s'efforce calmement et avec des gants blancs de construire une poésie qui ait valeur de démiurgie et qui puisse entrer en rivalité avec le monde des choses créées, au point de le supplanter en totalité.

Si Lucifer est ange et veut la pureté, il est simultanément refus de la création et veut la négation dans la lumière même qu'il apporte. Quand un homme se livre à une entreprise luciférienne comme fait Mallarmé dans sa tentative poétique, entreprise infiniment plus criminelle et pécheresse que celle de tous les Gilles de Rais, de tous les Sade, de tous les Landru, il lui faut d'abord oser une insolente abstraction de la nature humaine. Cet homme-là doit, pour tenter son expérience de démiurge, faire d'abord table-rase du monde de la chair et de la terre, afin de retrouver le même point de départ que l'Ange qui voulut défier Dieu le premier.

Refus de l'incarnation

En un sens, il va même plus loin contre Dieu, car il lui faut commencer par repousser l'œuvre de Dieu avant de lui opposer la sienne. Il lui faut s'évertuer contre le monde de l'incarnation, ce qui,

dans l'univers où est né Mallarmé, oppose un tel poète deux fois à l'acte de Dieu : celui de la création de la chair du premier homme, et celui de l'incarnation du Fils de Dieu fait chair pour sauver ce que la chute de ce premier homme avait mis en péril.

Entreprise évidemment suicidaire, car le poète n'ayant plus le monde de la création à célébrer est rejeté à des jeux mineurs, à des sonnets de circonstance chantant le néant, le rien, le bibelot sur la soie d'un éventail, ou à la catastrophe, c'est-à-dire le suicide.

Or c'est de ce mal, c'est de ce refus du monde de la création et de l'incarnation que le monde contemporain tout entier est en train de mourir, qu'il se soit lancé sans même en avoir conscience dans la révolte mallarméenne, ou qu'il s' imagine continuer « prométhéement » la création divine par la négation du péché originel et donc la nécessité de l'incarnation. L'idolâtrie de l'esprit pur aboutit à la même impasse que celle du corps jouissant. Narcisse ne traversera pas le miroir et Prométhée ira droit dans les décors.

« O Dieu qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde », disait Pascal.

G. J.

Parole de général !

Un entretien avec le Père Peter-Hans Kolvenbach s.j.

●●● **Rik De Gendt**, Anvers
Journaliste

Depuis 1983, Peter-Hans Kolvenbach dirige la Compagnie de Jésus. Il a convoqué une Congrégation générale de l'ordre pour 2008, afin de lui nommer un successeur. Il énonce ici les changements les plus importants vécus par les jésuites sous son généralat et les priorités auxquelles ils seront appelés à s'atteler dans le futur.

Rik De Gendt : « Peter-Hans Kolvenbach, vous êtes depuis presque un quart de siècle supérieur général de la Compagnie de Jésus. Quels ont été, durant cette période, les changements les plus remarquables de l'ordre ? »

Peter-Hans Kolvenbach : « Le glissement le plus spectaculaire est sans aucun doute le recul du nombre de jésuites dans le monde, de 26 000 lors de ma nomination en 1983, à un peu moins de 20 000 maintenant. Cette évolution n'est pas exceptionnelle quand on la compare avec les données plus générales sur les vocations dans l'Eglise. En ce qui concerne les jésuites, elle a plusieurs causes. Le fait que les familles aient moins d'enfants joue déjà un rôle, ou encore, au plan sociologique, le constat qu'il est devenu beaucoup plus difficile pour les jeunes de faire un choix définitif.

» Mais il y a plus. Depuis le concile Vatican II, beaucoup de choses ont changé. Le chemin vers un engagement dans l'Eglise ne passe plus exclusivement par le séminaire ou le noviciat. D'autres possibilités ont vu le jour. Les religieux ont donc perdu dans de nombreux domaines leur monopole d'autrefois. Les jeunes qui à l'époque désiraient partir en mission devaient devenir religieux ou religieuses. Entre-temps, il y a eu les prêtres *fidei donum* - des prêtres diocésains qui vont travailler dans un diocèse

missionnaire - et des nouveaux mouvements charismatiques qui ont fait le choix explicite d'un engagement missionnaire.

» Je crois aussi que les vocations pour la vie religieuse se développent mieux dans "une Eglise chaleureuse", une Eglise vivante. Là où la vie est paralysée ou a disparu, elles deviennent rares, ce qui pourrait bien être le cas de l'hémisphère Nord. En Asie, en Afrique et en Amérique latine au contraire, le nombre de vocations reste non seulement stable mais il augmente.

» Cependant, le nombre des religieux n'est pas un critère pour la vie d'un ordre ou d'une congrégation. Ce n'est pas ce que nous faisons qui est important - car souvent d'autres ont déjà pris le relais - mais ce que nous sommes, plus précisément ce que nous sommes en fonction de ce que le Seigneur a voulu. Souvent Dieu suscite des mouvements religieux comme contrepoids aux déficiences de l'Eglise ou de la société, comme on l'a vu clairement au cours de l'histoire de l'Eglise : quand la prière était en train de disparaître, les ordres contemplatifs naissaient ; quand les responsables religieux menaient une vie trop aisée, François apparaissait et fondait un groupe de religieux qui vivaient une stricte pauvreté ; quand l'Eglise risquait de perdre de vue sa vocation missionnaire, Ignace et les

jesuites s'avançaient pour s'acquitter de cette tâche. Aujourd'hui encore, chaque famille religieuse a son propre charisme et vivre ce charisme ne dépend pas du nombre ; il s'agit en fait de rendre un témoignage de qualité.

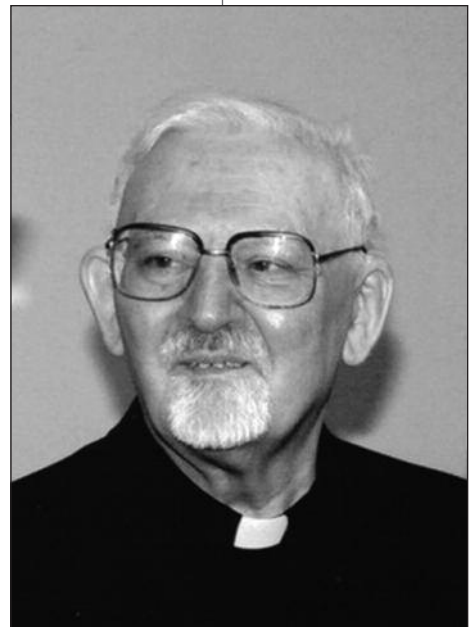
» Le glissement du Nord au Sud des vingt dernières années concerne le nombre des vocations. Le Sud a clairement gagné en importance dans l'Eglise et dans la Compagnie de Jésus. Au Nord, l'Eglise n'a plus la même vitalité qu'autrefois ; au Sud, au contraire, elle trouve souvent sa force dans des difficultés et même dans des persécutions. Cette évolution est normale. En tant que jésuites, nous l'avons toujours connue. Au début, la Compagnie était surtout une affaire espagnole, puis la France gagna du terrain et, plus tard, ce fut le tour des Etats-Unis ; aujourd'hui, c'est le Sud. Je ne regrette pas cette évolution, je la trouve même très enrichissante.

» Ces derniers temps surtout, la dimension continentale de notre service a gagné en importance et en signification. De plus en plus de Provinciaux comprennent qu'avec un nombre plus restreint de jésuites dans leurs Provinces, ils ne seront plus capables d'affronter seuls les défis de notre temps. Nous avons un besoin urgent d'une meilleure coopération inter-provinciale. Cela se fait déjà ici et là, par exemple dans la région du Sud-Est asiatique ou entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine. L'Europe semble trouver un partenaire en l'Afrique. La coopération croissante afro-européenne entre jésuites n'est plus une circulation à sens unique mais devient de plus en plus un échange de talents.

» Autre glissement : notre spiritualité est aujourd'hui inconcevable sans un lien essentiel entre foi et justice, même si la réalisation concrète n'est pas toujours

évidente ou facile. Ce sera certainement un point à discuter lors de la prochaine Congrégation générale. Quand nous nous engageons pour la justice en tant que jésuites et hommes d'Eglise, nous ne le faisons pas pour des motifs politiques mais parce que le Christ lui-même a toujours opté pour les pauvres et que nous voulons le suivre dans cette option. Notre travail social doit exprimer et traduire l'Evangile. La réalisation concrète est une question qui n'est pas encore résolue. A la lecture de la première encyclique de Benoît XVI, *Deus Caritas est*, on pourrait avoir l'impression que la justice serait exclusivement réservée à l'Etat, tandis que la charité serait le domaine de l'Eglise, ce qui ne me semble pas une interprétation correcte. Foi et justice ne sont pas des actions parallèles ; elles marchent ensemble, parce que toutes les deux sont inspirées par la même charité. Justice sans charité est injustice, et foi sans charité est une foi sans effets.

Peter-Hans Kolvenbach



» Une autre évolution concerne la collaboration avec les laïcs développée ces dernières années. Dans beaucoup de cas, nous ne sommes plus capables de continuer notre travail pour l'Église sans le concours massif de laïcs. Personne n'en doute, mais il reste un problème : nous n'avons toujours pas trouvé la manière exacte de travailler avec les laïcs, ni quelle formation spécifique nous avons à procurer aussi bien aux jésuites qu'aux laïcs. Je dois constater qu'il est souvent bien difficile pour des jésuites de passer de la position d'employeur à celle d'employé. Pour nous, c'est un réel défi. Le professionnalisme et la spécialisation sont deux points auxquels il faut attacher de l'importance dans la formation et la collaboration, surtout dans l'apostolat de l'éducation. La bonne volonté seule ne suffit plus pour s'engager. Reste que le professionnalisme ne doit pas évacuer le don de la personne, la valeur de la gratuité, ce qu'Ignace indique par l'expression "donner gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement".

» Un dernier glissement se situe dans la manière dont nous vivons en communauté. Plus qu'à l'époque, nous, jésuites, nous vivons ensemble. Parfois même on exagère un peu la vie communautaire. Une communauté jésuite est autre chose qu'une famille. Néanmoins, je vois ici aussi une évolution positive, surtout quand il s'agit de discerner ensemble ce qui nous reste à faire. »

« Le 1^{er} janvier 2003, dans une lettre adressée à toute la Compagnie, cinq priorités apostoliques ont été fixées. Que sont-elles devenues ? Restent-elles encore valables aujourd'hui ou doivent-elles être amendées ? »

« A la réunion de tous les supérieurs provinciaux à Loyola, en décembre pas-

sé, nous avons repris la discussion de ces cinq priorités apostoliques pour toute la Compagnie et nous les avons confirmées. Il s'agit de l'attention spéciale pour la Chine et pour l'Afrique, de notre engagement en faveur des réfugiés et des migrants, de l'apostolat intellectuel et de notre présence dans les maisons internationales à Rome. Il est évident qu'une province ne peut pas s'investir également en faveur de chacune de ces priorités, mais il est nécessaire que toutes les provinces soient prêtes à fournir des hommes pour les missions universelles de la Compagnie. On ne devient pas jésuite pour une province spécifique, mais pour le service de toute la Compagnie et de l'Église universelle.

» Evidemment, la Chine est le plus grand défi. Depuis plus de trois cents ans, il existe une amitié chaleureuse entre les jésuites et la Chine. C'est tout de même remarquable que les autorités chinoises s'occupent du maintien des tombes de Matteo Ricci, Adam von Schall et Ferdinand Verbiest. Aujourd'hui, nous essayons d'être discrètement présents dans certaines universités importantes.

» Personnellement, j'attache beaucoup d'importance à l'Afrique, parce que dans le concert des nations, ce continent est trop souvent négligé. Certains le considèrent même comme "un cas désespéré". Je conteste fortement ce point de vue. Jean Paul II nous a d'ailleurs demandé de faire tout notre possible pour que l'Afrique ne soit pas oubliée. Malgré de nombreux foyers de violence, la situation sur le continent noir n'est pas sans issue. Je vois partout une nouvelle génération qui se prépare à prendre en mains l'avenir de l'Afrique. Notre tâche est de collaborer intensivement avec cette génération.

» Au niveau social, notre engagement concerne principalement les réfugiés, en particulier ceux qui vivent dans des

camps. Nous voulons travailler avec eux et partager leur vie, sans nous limiter à des activités d'*advocacy* ou à la recherche scientifique. Ce n'est pas une tâche facile, d'autant plus que le concept de "réfugié" est devenu très vague. A côté de ceux qui sont reconnus comme tels selon les termes de la Convention de Genève, il y a aujourd'hui les déplacés (*internally displaced people*), les demandeurs d'asile, les migrants, les sans-papiers, les clandestins et les illégaux. Le Vatican a explicitement demandé aux familles religieuses de s'occuper de ces *people on the move*, comme on les appelle maintenant. Grâce à nos relations internationales, nous sommes bien préparés pour ce genre de travail. De plus, parmi nos anciens élèves, nous pouvons faire appel à des juristes pour faire connaître et respecter les droits de ces personnes.

» L'apostolat intellectuel est aussi d'une grande importance pour l'Eglise, et j'ose dire que cela fait partie de la tradition des jésuites. Nous suivons l'Apôtre Paul qui proclamait le Christ aux endroits et auprès des personnes qui le connaissaient mal ou pas du tout. Nous aimons travailler "aux frontières". Ce n'est jamais facile et pas toujours bien compris.

» Enfin, il y a notre présence dans des maisons internationales romaines. Cela concerne toute une série d'instituts et d'œuvres : l'Université pontificale grégorienne, l'Institut oriental, l'Institut biblique, l'Observatoire, *Radio Vatican* et sa section de télévision, la revue semi-officielle *La Civiltà Cattolica* et beaucoup d'autres œuvres qui nous sont confiées et qui représentent une mission pour l'ensemble de la Compagnie. Les provinces doivent mettre des hommes à disposition pour ce service. Ce n'est pas pour rien que les premiers compagnons répétaient si souvent :

"Notre maison est le monde entier", ce qui n'allait pas de soi à une époque où les religieux avaient leur "maison" ou leur couvent et y étaient liés. Un style strict de vie commune, qui a précisément été rompu par Ignace. »

« Les jésuites, partout dans le monde, célèbrent en 2006 une année jubilaire. Quels sont le sens et la signification de cette célébration ? »

« La commémoration du 450^e anniversaire de la mort d'Ignace de Loyola et du 500^e anniversaire de la naissance de François Xavier et de Pierre Favre est importante parce qu'elle nous confronte à la vie de quelques-uns des premiers jésuites. C'est une occasion de mieux vivre l'inspiration originale de l'ordre.

» J'ai l'impression que l'Eglise est fortement intéressée par François Xavier, le plus populaire des trois, à cause de son engagement missionnaire. L'Eglise est en effet toujours envoyée en mission, bien que d'une autre manière qu'il y a quatre siècles. Le dialogue interreligieux est certainement une bonne chose, mais nous ne pouvons pas oublier que nous avons reçu la mission de proclamer l'Evangile. C'est ce que Xavier a fait de toutes ses forces et de tout son cœur. D'autre part, il est clair que depuis longtemps la mission n'est plus une conquête mais qu'elle veut porter le témoignage du nouveau commandement de l'amour.

» La figure d'Ignace de Loyola nous ramène aux Exercices spirituels qui, plus que jamais, connaissent une grande actualité. Il est bon de souligner que les Exercices ne sont pas faits pour produire des jésuites mais pour aider toute personne à découvrir et à discerner sa vocation personnelle. Quand, en 1546,

on a voulu imprimer le texte des Exercices, Ignace s'opposa à ce que l'on puisse l'acheter n'importe où. Car on ne fait pas les Exercices spirituels avec un livre, on les réalise avec un accompagnateur, avec quelqu'un qui en a fait lui-même l'expérience et qui les "donne". Les Exercices spirituels ne sont donc pas liés au XVI^e siècle, ni aux expressions typiques de la langue espagnole d'Ignace ou aux problèmes de son temps. Parce qu'ils supposent une relation entre des personnes situées dans leur propre temps, avec leur propre foi, ils sont et resteront toujours actuels.

» Enfin, il y a Pierre Favre, le moins connu des trois, quoiqu'il ait beaucoup voyagé, en particulier en France, en Espagne, en Belgique et en Allemagne. Pour nous, il est surtout intéressant pour la manière dont il pratiquait la direction spirituelle. Il avait vraiment le don d'aider les gens à rencontrer Dieu personnellement. »¹

« Vous aviez demandé au pape Jean Paul II l'autorisation de présenter à la Congrégation générale (CG) votre démission du poste de supérieur général, mais il ne vous l'avait pas accordée. Aujourd'hui, cela semble possible. Aussi avez-vous convoqué une CG à Rome, pour le 5 janvier 2008. Votre succession est-elle le point le plus important à l'ordre du jour ? Qu'attendez-vous de cette Congrégation ? »

« Je ne suis pas le premier supérieur général qui ait envisagé cette démarche. Au début des années '60 du siècle dernier, Jean-Baptiste Janssens souhaitait démissionner pour des raisons de santé, mais c'était impossible à l'époque. Notre Congrégation générale d'après le concile Vatican II a rendu possible la démis-

sion du supérieur général, sous des conditions bien déterminées. Quand Pedro Arrupe a eu 75 ans et que les années commençaient à lui peser, il a voulu démissionner. J'ai présenté effectivement le même vœu au pape Jean Paul II lors de mon 75^e anniversaire, mais il ne l'a pas accepté ; les dernières années de sa vie, il ne voulait plus changer les hommes autour de lui. Benoît XVI, par contre, m'a donné l'autorisation de convoquer une CG, la seule instance qui puisse accepter ma démission et élire mon successeur. Cette congrégation aura lieu en janvier 2008. J'aurai alors presque quatre-vingts ans.

» Evidemment, ma succession sera le point le plus important à l'ordre du jour. Mais il y aura tout de même d'autres sujets qui méritent une discussion de fond et je prévois de les aborder aussi. Je pense par exemple à la collaboration avec les laïcs, à la définition de notre identité jésuite, à l'élaboration des structures de gouvernement au niveau continental et naturellement aussi à l'apostolat social (60 % des jésuites trouvent que nous devons nous y engager totalement). Il y aura donc pas mal de travail à faire, beaucoup plus que la seule élection d'un nouveau supérieur général. »

R. D. G.

1 • Cf. **Pierre Emonet**, « Pierre Favre, un destin européen », in *choisir* n° 556, avril 2006, pp. 9-12 (n.d.l.r.).

Un nouveau départ

Les élections en République démocratique du Congo

●●● **Paulin Manwelo s.j.**, Kinshasa (R.D.C.)

Professeur de philosophie à la Faculté Saint-Pierre Canisius de Kimwensa

De prime abord, il sied d'avouer que le concept d'élection est une nouveauté en République démocratique du Congo (R.D.C.). Ceci explique, en partie, le suspens, l'incertitude, le désarroi, les rumeurs folles, voire les mythes qui entourent tout le processus électoral en cours dans notre pays. En effet, depuis son accession à l'indépendance, en 1960, la R.D.C. n'a jamais eu d'élections au sens digne et noble du terme. Celles organisées durant les 32 ans de règne dictatorial de Mobutu étaient de la pure mascarade, de la pure farce. Aussi le processus électoral actuel se présente-t-il comme une nouveauté qui suscite espoir et crainte.

En même temps, il est clairement l'aboutissement d'un désir, on ne peut plus tenace, de voir se dérouler des élections. En effet, le processus électoral actuel tire son origine de la volonté de tous, y compris de la communauté internationale, de mettre fin au règne autocratique du régime de Mobutu, ainsi qu'à la crise de légitimité du pouvoir, due à sept années de guerre entre des factions de tout acabit qui ont refait surface après le règne de Mobutu.

La tâche est donc immense : il s'agit, en réalité, de rebâtir la nation congolaise sur des bases nouvelles, à tous les niveaux, du sommet à la base. Voilà pour-

quoi les prochaines élections concerneront tous les secteurs de la vie nationale : élections présidentielles (président de la République), législatives (députés nationaux - 500 sièges à pourvoir), provinciales (gouverneurs de provinces, députés provinciaux) ; urbaines (maires, conseillers urbains), municipales (bourgmestres, conseillers municipaux) et locales (chefs de secteur, conseillers de secteur ou de chefferie).

Les enjeux

On peut distinguer deux enjeux majeurs pour les élections en R.D.C. Le premier, le plus fondamental, est lié à leur genèse. Ces élections se présentent aujourd'hui comme une étape cruciale pour donner au Congo les attributs d'un Etat normal. Un Etat viable. D'où l'importance de la nouvelle Constitution qui a déjà été adoptée par un référendum populaire (84 % de *oui*) et promulguée le 12 février 2006.

Le deuxième enjeu est davantage d'ordre politique : il s'agit d'assurer le principe de la légitimité du pouvoir, afin de mettre fin à la violence comme mode d'accès à la gouvernance de l'Etat. Les cinq dernières années de guerre dans le pays ont créé une crise de légitimité du

Le 30 juillet prochain, de grandes élections nationales débute-ront en République démocratique du Congo. Quelle est leur genèse ? De quel type d'élections s'agit-il ? En quoi revêtent-elles un caractère crucial pour le pays ? Qui sont les grands acteurs de ce processus électoral et quelles sont les perspectives post-électorales ? Autrement dit, quels sont les enjeux de ces élections ?

pouvoir, qui est à la base de l'irresponsabilité qui caractérise la gestion du bien commun. L'appareil gouvernemental de transition, mis en place depuis bientôt quatre ans, ne facilite guère la tâche. Le principe d'un président plus quatre vice-présidents se révèle être une formule taillée sur mesure pour faire taire les armes de la guerre et, partant, apaiser les seigneurs de la guerre. Mais en dernier ressort, on ne sait pas toujours qui fait quoi et surtout à qui l'on doit demander des comptes en ce qui concerne le bien-être du peuple. Bref, avec cette forme de pouvoir hybride, le problème de sa légitimité demeure crucial.

Les acteurs

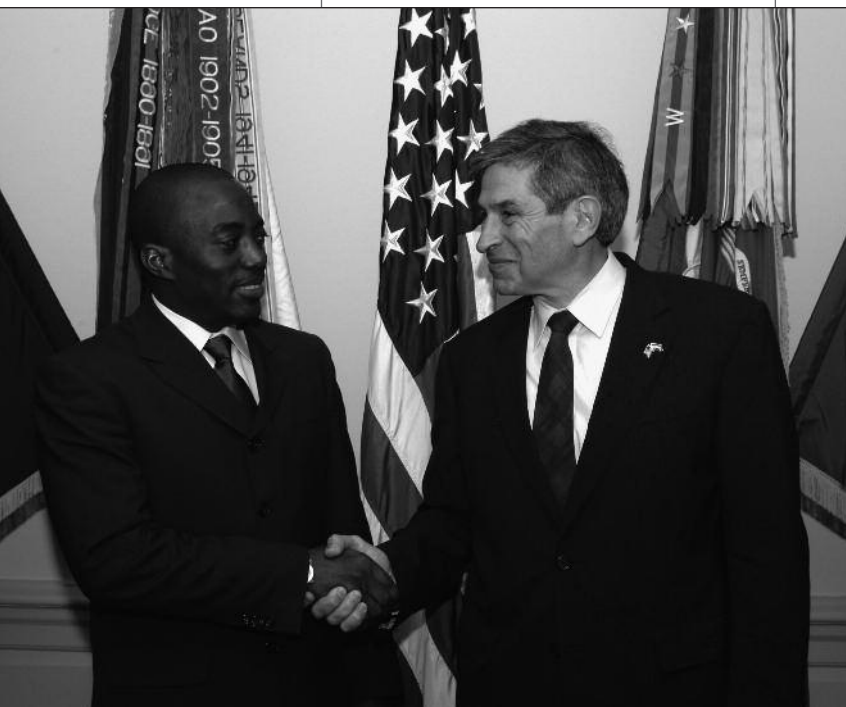
Il faut l'avouer : les élections en R.D.C. intéressent tout le monde dans le pays, y compris ceux qu'on appelle les *she-*

gués (les enfants de la rue). Ainsi, les partis politiques (plus de 100 !), la société civile qui regroupe des associations diverses, les confessions religieuses... tout le monde est partie prenante dans le processus en cours. Il convient de noter le rôle d'avant-garde qu'a joué et joue l'Eglise catholique lors de cette période préélectorale, non seulement par ses déclarations *ad hoc* à travers la Conférence épiscopale du Congo, mais surtout par ses campagnes de sensibilisation menées à travers les communautés de vie chrétiennes.

La communauté internationale, elle aussi, est très présente et active. Elle finance les activités de la Commission électorale indépendante (CEI), commission chargée d'organiser les élections. Elle est aussi représentée par la MONUC (Mission des Nations Unies au Congo) qui regroupe essentiellement les forces de maintien de la paix (17 000 hommes,

la plus grande et la plus coûteuse force que l'ONU n'ait jamais déployée dans le monde !). De son côté, dans les mois qui suivent, l'Union européenne va également déployer une force (essentiellement franco-allemande) de 1500 hommes pour sécuriser davantage les opérations des élections proprement dites. Autant dire que les élections dans ce grand pays au cœur de l'Afrique attirent l'attention de tous, quand bien même règne une méfiance des uns et des autres dans cet intérêt affiché pour un Etat dont le sous-sol regorge d'immenses richesses...

Le président Kabila rencontre Paul Wolfowitz, secrétaire adjoint du Département américain de la défense (2003)



A l'heure qu'il est, personne ne peut réellement prédire l'issue des élections présidentielles. Elles auront lieu le 30 juillet, avec la possibilité d'un second tour au cas où, sur les 32 candidats retenus, aucun n'emporterait la majorité absolue des suffrages exprimés lors du premier tour. Les perspectives restent donc ouvertes pour tous, quand bien même certains parlent déjà du président actuel Joseph Kabila comme du « favori » de la communauté internationale, alors que d'autres fustigent le caractère manipulateur de ces rumeurs et dénoncent l'existence de « candidats alimentaires » (des candidats sponsorisés par certains partis politiques pour brader leurs votes en faveur d'un autre candidat).

Cependant, de manière générale, la loi électorale cherche à assurer la transparence des opérations électorales. Les dispositions légales prévoient un mode de scrutin avec témoins et observateurs nationaux et étrangers. L'article 62 de la loi électorale stipule : « Après la clôture des opérations de vote, le bureau se transforme immédiatement en bureau de dépouillement. Il procède, séance tenante, au dépouillement, devant les témoins, les observateurs, les journalistes présents et cinq électeurs désignés par le président du bureau de dépouillement. Le dépouillement s'effectue sans interruption, jusqu'à l'achèvement complet. »

Conscientisation politique

Quoi qu'il en soit, au-delà de toutes les incertitudes qui planent sur ces premières élections en R.D.C., une chose paraît sûre : le peuple ne pourra plus accepter des dirigeants véreux qui ne rendraient de comptes à personne. Les années de la dictature mobutienne et

toutes celles de guerre et de tergiversations politiques auront amené le Congolais à une conscience aiguë de ses droits les plus légitimes et les plus absolus.

Il y a donc lieu d'affirmer ceci : peu importe celui qui assumera les rênes de ce grand pays ; il ne le dirigera plus seul, comme ce fut le cas de Mobutu. Le nouveau chef d'Etat devra dorénavant rendre compte au peuple. Avec ces élections, le temps du règne d'un seul sera révolu. Ainsi, la multitude de candidats qui se bousculent pour le pouvoir (32 pour la magistrature suprême et 9500 pour les législatives), tout en rêvant de rééditer « l'exploit de Mobutu » (s'il faut l'appeler ainsi), se trompent grandement. Car les Congolais ne seront plus dupes ; ils ne seront plus patients avec les imposteurs.

P. M.

Consultez notre site
Internet !

www.choisir.ch

Le crépuscule des dieux

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

Soleil d'Alexandre Sokourov

Qui douterait que le cinéaste russe Alexandre Sokourov soit l'un des plus puissants réalisateurs de notre temps, pourra aller voir sa dernière œuvre, *Soleil*. Après avoir revisité quelques œuvres littéraires, il avait filmé d'une manière totalement personnelle l'histoire de son pays avec *L'Arche russe* (2003), méditation onirique et splendide sur l'Ermitage de Saint-Petersbourg, et aussi *Taurus*, inédit chez nous, sur les derniers jours de Lénine, deuxième volet d'une trilogie, après *Moloch* qui décrivait la vie petite-bourgeoise menée par Hitler en 1942, à Berchtesgaden. *Soleil* en est le troisième.

Soleil se passe durant ces jours terribles que vécut le Japon au début août 45, avec le bombardement atomique sur Hiroshima, le 6, et sur Nagasaki, le 9. A part quelques images d'un cauchemar impérial, nous ne verrons rien de cette tragédie, évoquée seulement à la fin, pris par la description minutieuse de l'existence protégée de l'empereur Hiro-Hito, dans le bunker qui l'abrite avec le gouvernement japonais.

L'Empereur, dieu vivant, fils de la déesse Soleil, admirablement interprété par Issei Ogata, est livré à l'étiquette méticuleuse et intangible de la Cour. Il est vêtu, nourri, promené par des officiers attentifs à respecter le moindre détail du protocole et de la tradition. L'Empereur-dieu n'en montre ni agrément ni déplaisir. Il vaque à ses occupations, passionné d'ichtyolo-

gie. Ce sont en effet les poissons qui l'intéressent. Il dissèque les crabes et interroge les experts de cette science exacte et intemporelle. Il commence un poème et se met à le calligraphier. Certes, il doit aussi présider un Conseil des ministres et décide, malgré l'arrivée des Américains sur le sol nippon, de poursuivre la guerre pour sauver l'honneur du Japon. Pourtant, de minuscules indices laissent pressentir un trouble derrière l'impassibilité des visages. L'Empereur a maigri et flotte dans ses uniformes, rendant sa silhouette chétive encore plus pathétique. La caméra nous fait observer la sueur perlant sur le front du chambellan qui le sert, due à la chaleur étouffante du bâtiment ou à l'angoisse devant l'avenir ? Les ministres sont nerveux. Et surtout, il y a le tremblement incessant de la lèvre impériale, comme s'il voulait toujours dire quelque chose sans y parvenir ou s'il se parlait à lui-même.

La situation change lorsque le commandement américain convoque celui qui, de par son rang divin, n'est jamais convoqué par personne. Il doit se rendre à l'ambassade des Etats-Unis où réside le général en chef MacArthur, manifestement intrigué par un souverain si éloigné des conceptions démocratiques au nom desquelles il combat. La scène est traitée avec un humour magistral. Hiro-Hito décide de parler son anglais laborieux, à l'indignation de l'interprète qui le voit se mettre ainsi en position d'infé-

riorité. Mais à la question plutôt grossière de savoir pourquoi il n'a pas revêtu le kimono, l'Empereur répond que cette tenue est réservée aux cérémonies culturelles ou protocolaires. Le général américain devra se contenter du haut-de-forme et de la queue de pie, moins exotiques et plus burlesques. En fait, l'Empereur signifie qu'il est capable de descendre de son piédestal divin. Il est vrai qu'il n'y est pas encore habitué, ne sachant pas trop bien, pour quitter la pièce, comment on ouvre une porte...

Contrairement aux attentes de son entourage, l'Empereur accepte une invitation à dîner en tête-à-tête avec le général MacArthur. Ce dernier se révèle habile et intelligent, sachant se montrer souple et en même temps bien signifier qui est le vainqueur. Hiro-Hito ne s'en formalise pas, prend plaisir à boire du vin et surtout, laissé seul un moment, à souffler les bougies des chandeliers. Le Fils du Soleil apprend à éteindre les lumières. Il montrera avec les journalistes la même bonhomie, n'hésitant pas à prendre des postures à la Charlott, avec lequel les Américains lui trouvent une ressemblance.

C'est que Hiro-Hito a pris sa décision, celle de capituler devant l'énorme puissance déployée par l'ennemi. Il arrive que le papillon replie ses ailes, comme il le dit. Il sait aussi qu'il ne pourra pas garder son statut ancestral et on le voit s'y habituer dans la vie quotidienne par de menus changements qui laissent son entourage pantois. Lorsque l'Impératrice le rejoint, c'est par un pudique baiser qu'il indique son

nouveau statut. Voilà pourquoi Hiro-Hito avait tellement insisté sur l'improbable aurore boréale que son grand-père avait vue sur le palais impérial, prémonition de la substitution du Soleil. Nous adhérons alors à l'esthétique crépusculaire du film, marquée par l'astre qui se couche au pays du Soleil levant.

Le 15 août 1945, l'Empereur, en effet, annonce à la radio à son peuple qu'il a décidé la capitulation du Japon, et, le 1^{er} janvier suivant, qu'il renonce à son statut divin. On sait qu'il épargna ainsi des centaines de milliers de vies. La dernière réplique du film nous apprend que celui qui a dû retransmettre le message impérial s'est fait hara-kiri, ne pouvant survivre à la honte de cet effondrement. Hiro-Hito ne s'est pas suicidé et a continué à régner jusqu'en 1989. Il a accepté de prendre sur lui, et presque sur lui seul, cette honte, cette perte de l'honneur, ce ridicule du dieu qui devient homme. Bien sûr, la lecture de Sokourov n'est pas po-

L'empereur Hiro-Hito dans les bunkers de « Soleil »



Le Nouveau Monde de Terrence Malick

litique ni même historique, ne jugeant ni les crimes contre l'humanité commis par le Japon, ni l'usage de la bombe atomique par les Américains. Pas trop loin d'un Dostoïevski, elle est plutôt métaphysique et même religieuse.

On ne saurait trouver de plus grand contraste entre le style cinématographique de Sokourov, avec sa photographie couleur sépia (*Soleil* ayant été exclusivement tourné en studio), et l'esthétique du film de Terrence Malick, *Le Nouveau Monde*, qui se déploie dans la splendeur de la nature américaine, rêvée en quelque sorte, comme c'était déjà le cas avec *Les moissons du ciel* (1978) ou *La ligne rouge* (1998).

Malick reprend ici l'histoire, authentique mais un peu arrangée pour faire figure de mythe, de Pocahontas, cette jeune Indienne Powhatan, amoureuse d'un de ces aventuriers découvreurs d'Amérique, John Smith, et épouse d'un autre d'entre eux, John Rolfe. L'usine à films d'animation Disney se l'était déjà appropriée en 1995.

Même si Malick, avec un film tous les dix ans, fait figure de génie indéchiffrable dans l'univers du cinéma américain, on ne doit pas cacher que cette dernière œuvre relève largement de l'idéologiquement correct. Nous voyons comment les Blancs rapaces et grossiers s'approprient les terres des Indiens, aussi bienveillants qu'intrigués par ces hommes qui débarquent en Virginie en l'an 1607. Ne sont-ils pas, à la Rousseau, des « bons sauvages » ? Leur religion a les sympathies du réalisateur, semble-t-il, proche d'un panthéisme que sert ici la musique wagnérienne et d'immenses mouvements de caméra.

Tout cela ne manque pas de références ni de fondements. On peut certainement déceler une inspiration des grands écrivains américains que sont les Transcendantalistes comme Thoreau et Whitman, et on sait l'importance culturelle qu'aurait pu avoir le métissage, si absent de l'Amérique du Nord.

Ce film retrace aussi, à sa manière, un crépuscule des dieux, mais, si Pocahontas est baptisée en bonne et due forme, l'exaltation lyrique de la Nature le rend plus ambigu.

Il n'est pas impossible, cependant, de laisser ses idées au réalisateur et d'admirer tout simplement son film. Pourquoi ne pas se ravir de la beauté des paysages, celle sauvage de la mer et des fleuves américains, qui joue avec celle, par un contraste bien fabriqué, de la nature domestiquée, avec les arbres taillés des jardins, lorsque Pocahontas, jouée par la ravissante Q'orianka Kilcher, se rend à la cour de Jacques I^{er} ? Le rythme du récit, les rebondissements de l'action et même l'intelligente description des attitudes hésitantes et ambiguës des Indiens comme des Anglais en font un spectacle qui ne laisse pas d'intriguer.

G.-Th. B.

Une histoire généreuse

Le goût américain pour l'Europe des arts

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie

Les Américains ont été de grands admirateurs de l'art européen qu'ils ont collectionné avec passion et souvent beaucoup d'audace. A travers cinquante chefs-d'œuvre, l'exposition de la Fondation Gianadda rend hommage à quelques-uns de ces amateurs d'art qui, par leurs dons généreux, ont fait du Metropolitan Museum of Art une sorte d'ambassade de l'Europe des Arts.

La création d'un musée d'art à New York ne saurait se comprendre indépendamment du contexte historique qui l'a vu naître. Né de l'ambition d'un groupe d'Américains fédérés autour de la personnalité de l'avocat new-yorkais John Jay, le Metropolitan fut inauguré le 17 février 1872, dans un immeuble modeste de la Cinquième Avenue. La jeune institution bénéficia largement du climat volontaire des lendemains de la guerre de Sécession, autant que d'un marché français déprimé par la guerre franco-prussienne. Au moment de son inauguration, les collections du Metropolitan - qui comptaient pour l'essentiel cent septante-quatre peintures de maîtres anciens européens - résultaient de ces ventes fructueuses dites de « 1871 », effectuées à Paris et à Bruxelles en pleine guerre de 1870, et auxquelles appartiennent le Guardi, le Tiepolo et le Midas de Nicolas Poussin exposés à Martigny.

L'histoire du Metropolitan illustre magnifiquement le véritable âge d'or vécu par les collections d'art aux Etats-Unis jusqu'au krach de 1929. Le pays ne cessait de s'enrichir, alors que se dessinait le modèle protestant du philanthrope qui allait profondément s'enraciner dans la culture américaine. Aux volontés du Nouveau Monde de constitution d'un patrimoine, répondait une offre européenne qui prenait les apparences d'une grande braderie (aucune mesure en faveur de la protection du patrimoine ne fut prise avant 1913). Quant à l'art moderne, largement délaissé sur son propre territoire, il était plutôt en quête de riches amateurs.

Rien d'étonnant donc à ce que le nombre de collectionneurs augmentât aux Etats-Unis, tout comme le nombre de musées. Ces derniers, une cinquantaine au milieu du XIX^e siècle, s'élevaient à six cents en 1910, puis à deux mille cinq cents à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Les collectionneuses

Les collections publiques seraient peu de choses sans les collectionneurs qui les ont constamment enrichies et irriguées. Plus qu'ailleurs, la croissance

expositions

The Metropolitan Museum of Art, chefs-d'œuvre de la peinture européenne, à la Fondation Pierre Gianadda (Martigny), jusqu'au 12 novembre.

expositions

des musées américains dépendait des collectionneurs privés. Les riches donateurs offraient non seulement les fonds, mais aussi parfois les terrains, les œuvres elles-mêmes, voire des collections entières. Seules seize peintures des cinquante présentées à la Fondation Pierre Gianadda ont été acquises grâce aux fonds propres du musée.

Autre point : sur les six collectionneurs évoqués à Martigny, deux sont des femmes. Ce chiffre est significatif d'une autre particularité américaine : la place des femmes, qui demeure surprenante quand on sait que la collection était plutôt le fait des hommes et que les femmes étaient quasiment absentes du milieu des collectionneurs américains avant la guerre de Sécession.

Elles figurent très tôt par contre dans l'histoire du Metropolitan, à en juger par l'exemple de Catherine Lorillard Wolfe. Riche héritière d'une fortune constituée dans la quincaillerie et le tabac, Miss Wolfe était connue pour ses dons en tout genre auprès d'institutions charitables. Sa contribution à la création du musée en 1870 fut l'une des plus importantes.

« Ferme en Bretagne »,
de Paul Gauguin
(1848-1903)



Quant à son legs de 1887, il comptait cent quarante-trois œuvres de peintres académiques et d'artistes de l'Ecole de Barbizon (qui représentait alors l'art d'avant-garde) et une œuvre de Frederic Lord Leighton, exposée à Martigny. Ce fut aussi grâce à ses 200 000 dollars de dotation que le portrait de Serena Pulitzer Lederer de Gustav Klimt put être acquis. Louisine Waldron Elder constitua avec son mari, Henry Osborne Havemeyer, propriétaire d'une raffinerie familiale de sucre, et avec la complicité d'une autre femme, Mary Cassatt, une collection plus remarquable encore. Née en 1855, Louisine Elder avait 22 ans lorsqu'elle rencontra à Paris, la peintre américaine Mary Cassatt, avec laquelle elle correspondit pendant 50 ans. Celle-ci lui fit partager sa passion pour Courbet dont, outre *La Source*, le couple possédait une quarantaine de peintures. « Mary Cassatt, relate Louisine Havemeyer dans *Sixteen to Sixty : Memoirs of a Collector*, avait du flair et son expérience lui permettait d'avoir la patience de Job et la sagesse de Salomon dans toutes les transactions portant sur les œuvres d'art ; Mr Havemeyer avait cette énergie propre aux collectionneurs, tandis que moi, j'avais le meilleur moment de ma vie. »

De manière plus audacieuse, Mary Cassatt lui fit découvrir Manet, Degas, pour lequel Louisine Havemeyer avait une véritable passion, et Monet, dont l'ensemble réuni par le couple retrace toute la carrière. Ils furent d'ailleurs les premiers à collectionner les œuvres de Degas et Monet aux Etats-Unis, alors que ces mêmes artistes subissaient les critiques et l'incompréhension de leurs compatriotes.

Le marchand parisien Paul Durand-Ruel ne manqua pas de rendre hommage à leur engagement : « Votre appui et votre amitié m'ont toujours été très précieux et je n'ai jamais oublié que c'est en

grande partie grâce à vous que j'ai pu sortir de la terrible situation dans laquelle je me trouvais depuis de bien nombreuses années pour avoir cherché à soutenir nos grands artistes et à faire connaître leur talent. » Le couple américain fut effectivement providentiel pour Paul Durand-Ruel, non seulement en raison de ses difficultés financières, mais également parce que certains artistes, et non des moindres, commençaient à le quitter. Monet fut un de ceux-là car, disait-il, il ne voulait pas que ses peintures fussent envoyées à New York, chez les « Yankees ».

Mais les femmes n'étaient pas les seules à opérer des choix moins convenus. Conseillé par son fils Sam Lewisohn, philanthrope, mécène et administrateur du Metropolitan et du Museum of Modern Art, Adolphe Lewisohn, qui avait comme beaucoup d'Américains collectionné les peintres de l'Ecole de Barbizon, réunit, au mépris de l'incompréhension de ses contemporains, des œuvres de Gauguin et de Cézanne, dont le legs s'ajouta à la collection de peintures impressionnistes et néo-impressionnistes constituée par son fils.

Un regard renouvelé

Dans le domaine de l'art ancien, les Américains se montrèrent capables d'innovations. Les Havemeyer furent les premiers collectionneurs aux Etats-Unis à découvrir le Greco et à l'introduire au Metropolitan et à l'Art Institute de Chicago. Leur collection dans le domaine de la peinture ancienne est à cet égard représentative de l'évolution des goûts.

On assistera, en effet, dans l'histoire des collections américaines, à un déplacement d'intérêt de l'Ecole de Barbizon aux impressionnistes et aux peintres de la même génération. Côté maîtres anciens,

on passe d'une admiration quasi exclusive pour les tableaux hollandais et flamands, à la faveur des Italiens et même des Espagnols, en particulier le Greco et Goya. Rembrandt était, au XIX^e siècle, le peintre vénéré des deux côtés de l'Atlantique. Son *Portrait de Floris Soop* avait appartenu au banquier Jules Bache, qui l'offrit au Metropolitan avec un portrait de Franz Hals et l'autoportrait de van Dyck, également présentés à Martigny. Mais Jules Bache était aussi amateur de peinture italienne et espagnole. Il consentit d'ailleurs à payer Manuel Osorio de Zuniga de Goya 275 000 dollars, somme considérable à l'époque, même pour un Goya.

Quels qu'aient pu être leurs choix, les collectionneurs ont contribué par leur générosité à la richesse du Metropolitan ; ils ont été les pionniers de la diffusion de l'art européen outre-Atlantique. S'ils ont concouru à la reconnaissance de l'impressionnisme et des mouvements d'avant-garde, ils ont aussi modifié le regard porté sur l'art ancien, procédant ainsi à des réévaluations et à des découvertes.

On apprécie de revoir en Suisse ces œuvres moins estimées à un moment de leur histoire dans leur pays d'origine, comme on se réjouit qu'elles aient appartenu à ceux qui les méritaient parce qu'ils ont su déceler leur valeur.

G. N.

Le devoir de sépulture

Collectif
 sous la direction de
 Muriel Gilbert
*Antigone et le devoir
 de sépulture*
 Labor et Fides, Genève
 2005, 250 p.

Pourquoi revenir aujourd'hui sur la figure emblématique d'Antigone ? Posée à des spécialistes lors d'un colloque pluridisciplinaire, cette question permet d'aborder la problématique du devoir de sépulture à partir de points de vue très différents (juridique, archéologique...).

Toute culture, qu'elle soit archaïque, antique ou moderne, porte une attention singulière à ses défunts - parfois elle choisit de suivre les coutumes locales, la tradition des Anciens, parfois elle fait voter des lois à remanier - car la Mort demeure toujours ce moment particulier qui installe une rupture entre le mort et les vivants, qui questionne et plonge dans l'insondable mystère de l'au-delà, du non-être. Quelle que soit la diversité des coutumes et des conceptions, l'ensevelissement des défunts permet partout de bien séparer la vie de la mort et est sensé empêcher que les fantômes des disparus, selon la tradition considérée comme archaïque, ne reviennent hanter leurs proches (ce que nous pourrions traduire en langage psychanalytique : attention au retour du refoulé !) à travers des fantasmes, des obsessions, des actes incompréhensibles.

Les archéologues ont mis à jour des restes de sépultures préhistoriques et les civilisations plus tardives (sédentaires et même nomades) témoignent toutes de l'importance qu'elles accordaient à leurs défunts. Notre société occidentale post-moderne, par contre, dans l'illusion de sa toute-puissance, cherche à occulter la mort et honore ses défunts de manière privée.

Les responsables de ce colloque ont choisi à dessein la figure d'Antigone pour nous interroger sur le sens de la sépulture. Antigone tient à rendre hommage au cadavre de son frère Polynice, quitte à mettre sa propre vie en jeu. Elle affirme, selon les anciennes lois, que le refus de sépulture pour son frère va rompre l'harmonie entre Athènes et ses dieux protecteurs. Elle s'oppose à Créon qui veut appliquer les lois de la toute récente démocratie. Ces textes ont été édictés pour restreindre l'étalage des richesses patriciennes à l'occasion d'un décès. Dans le même état d'esprit, tous les guerriers morts sur les champs de bataille, qu'ils soient patriciens ou simples citoyens, sont cités et enterrés à la gloire de la patrie. En dépit du Sage Tirésias, la tragédie va se terminer dans un bain de sang : Antigone, enfermée vive, se pendra, tandis que les autres protagonistes se donneront la mort.

Dans notre monde hanté par les génocides des siècles passés et présent, cet ouvrage permet de saisir la complexité des systèmes sociaux et de nous interroger sur l'avenir de notre société occidentale qui, par sa peur du futur, son besoin effréné de consommation et son adulation pour toute nouveauté technique, fait craindre une réelle déshumanisation, voire un retour à la barbarie. Ce livre fera le bonheur des humanistes en quête de renouveau. Son langage est de plus tout à fait abordable.

Claire-Anne Carreras-Rey

 ■ Spiritualité

Erwin Ingold

Petits exercices de méditation

Une approche d'Anthony de Mello

Jouvence, Genève-Bernex 2006, 120 p.

Ce petit livre sur la méditation est un livre d'exercices, de méthodes et d'entraînement pour toutes celles et tous ceux qui seraient tentés de lutter contre le stress ou désireux de suivre un chemin spirituel. Erwin Ingold, largement tributaire de l'enseignement du jésuite indien Anthony de Mello (relayé en Suisse, en France et en Belgique par Anand Nayak), livre ses vingt ans d'expérience de cours sur la méditation. Il décrit toutes sortes de pratiques autour de l'assise et de la respiration : méditer avec les sens, le corps, les pensées, l'imagination, avec un texte sacré ou avec la nature... Il en analyse les effets positifs et les dangers.

Cependant, à mon avis, il ne faudrait pas croire que la méditation se résume à « une somme de techniques », comme l'écrit Ingold. Elle les dépasse largement : « On médite pour devenir plus éveillé et conscient à chaque instant. » Si le stress diminue, ce n'est qu'un effet et non le but. En fait, il n'y a rien à faire, sauf à être attentif. C'est une qualité de présence, un état d'esprit, une ouverture à la liberté qui transfigure la vie tout entière, à chaque instant. Alors à ce moment-là, un livre d'exercices sera inutile ! Mais il est bon de commencer par le commencement, de s'entraîner pour ensuite lâcher prise.

Marie-Thérèse Bouchardy

Frère Roger

Pressens-tu un bonheur ?

Presses de Taizé, Taizé 2005, 158 p.

Frère Roger possédait un charisme étonnant ; son rayonnement avait pris une ampleur considérable au fil des années. Entrevoir un peu la source dont émanait une telle grandeur d'âme nous met en communion avec l'essentiel. Et, précisément, le livre écrit peu avant sa mort laisse percevoir les convictions qui ont façonné cet homme de Dieu enraciné dans le concret de la vie, au milieu de la communauté de Taizé. L'esprit de Jésus a transformé ses pensées et ses gestes, au point de le rendre en symbiose avec le Christ. Les phrases de l'Évangile, redites avec à-propos dans toutes

sortes de circonstances, témoignent d'une humanité profonde, illuminée du Divin, de l'Éternel, de l'Amour.

En 35 petits chapitres, Frère Roger nous rend attentifs, par sa manière d'être, de penser et de vivre, aux valeurs essentielles de l'existence. D'une écriture agréable et dans le style de la conversation, ce livre de méditation nous aide à respirer un air vivifiant.

Willy Vogelsanger

 ■ Pastorale

Jean Ansaldi

Grande langue !

Un pouvoir de vie ou de mort

Du Moulin, Poliez-le-Grand 2006, 88 p.

Bien que pétri de citations et de scènes bibliques, ce petit ouvrage sympathique traite son sujet à la manière d'Esopo qui disait que la langue était « la meilleure ou la pire des choses ». Pour tous ceux qui ne jurent que par le dialogue, Jean Ansaldi rappelle que la langue peut être violente, qu'elle peut mentir ou même enfermer le locuteur dans un autisme déshumanisant.

Certes la langue peut également construire une humanité sans violence, tendue vers la vérité ou le respect des autres et de soi-même. Mais il s'agit alors, comme les langues de feu de la Pentecôte, de la parole faite chair, pétrie de l'eau du baptême et du souffle de l'Esprit. D'où l'engagement de l'auteur dans cette parole qui ne va jamais sans conscience du prochain où se révèle le tout Autre.

Etienne Perrot

Elaine Champagne

Reconnaître la spiritualité des tout-petits

Novalis/Lumen Vitae, Ottawa/Bruxelles

2005, 228 p.

Quels sont les repères qui permettront aux parents, aux intervenants et aux éducateurs de soutenir le développement spirituel des enfants, de les accompagner, les éduquer dans le vrai sens du terme ? Quand nous cherchons à donner une formation spirituelle ou religieuse aux enfants, nous oublions souvent que la dimension spirituelle représente chez le tout-petit un élément constituant de son existence.

A travers les différents chapitres qui se complètent les uns les autres (sens de la spiritualité ; développement de l'enfant ; perspectives de recherches ; cadre d'observation, selon le mode sensible, relationnel et existentiel ; filiation et fraternité ; connaissance, relation à Dieu ; réflexions théologiques spécifiques), l'auteur ouvre des pistes de réflexions fécondes. Il donne des repères qui permettent de reconnaître dans des situations quotidiennes, la spiritualité des enfants de 3 à 6 ans et de les accompagner dans la vie et la foi.

Sans donner de solution clés en main, ce livre intéressant propose beaucoup de thèmes à approfondir avec les parents, les animateurs et accompagnateurs des tout-petits en éveil à la foi.

Thérèse Habonimana

■ Histoire

Florence Beaugé
Algérie, une guerre sans gloire
Histoire d'une enquête
 Calmann Lévy, Paris 2005, 302 p.

Pour ceux et celles qui, voici quelques années, ont cru être informés sur les « événements d'Algérie », cet ouvrage leur fera percevoir le versant caché de ce que le Parlement français a reconnu, depuis seulement 1999, comme une guerre.

A partir de témoignages récents et douloureux, Florence Beaugé, journaliste au *Monde*, invite le lecteur à découvrir ou à redécouvrir un passé, pourtant si proche, qui pourrait se résumer en une formule brève : « Plus jamais ça ! » En d'autres termes, il s'agit d'une démarche professionnelle et passionnée (à juste titre), qui a le mérite de décrire la réalité de faits et d'atrocités et qui conduit enfin à faire droit, autant que faire se peut, à la vérité en France et en Algérie.

La mémoire ravivée de tels épisodes, décrits dans leur authenticité et leur sobriété, oblige à s'interroger sur l'établissement des responsabilités politiques et militaires d'alors, et spécialement sur le chemin à suivre désormais pour assumer ce qui a été vécu de part et d'autre. Comment oublier, en effet, que cette guerre mal aimée a fait quelque vingt-huit mille morts du côté français et plusieurs centaines de milliers du côté algérien ? Quant à ceux qui, parmi les lecteurs, ont été

des « appelés » en Algérie pour « des opérations de maintien de l'ordre » ou de « pacification », leur sera-t-il plus facile de dire maintenant ce qu'ils ont vu et vécu ? Comment et avec quels interlocuteurs, aujourd'hui encore, pourraient-ils évoquer les regards, les cris, les odeurs qui ont marqué leur jeunesse ? La question leur est posée.

Louis Christiaens

Luc Weibel, Henri Nerfin
Croire à Genève

La Salle de la Réformation XIX-XX^e siècle
 Labor et Fides, Genève 2006, 212 p.

Entrer dans la grande par la petite histoire ! Plus exactement, il faut suivre l'élan premier de la construction de la Salle de la Réformation pour se rendre compte du dynamisme et de l'ouverture des milieux revivalistes et philanthropiques du XIX^e siècle.

En imaginant une vaste salle genevoise et protestante, nul ne pouvait prédire en 1867 que tant d'événements allaient prendre leur essor à partir de ces murs. Par exemple, les assises de la Société des Nations. Ou encore, la rencontre publique du cardinal Augustin Bea, responsable du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens à Rome, et du pasteur Marc Boegner, ancien président de la Fédération protestante de France, en présence de W.A. Vissert'Hooft, le premier secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises. En 1984, c'est la redécouverte dans un dépôt du Palais Wilson d'un *Relief de Jérusalem*, maintenant prêté à cette capitale pour le prestigieux musée municipal de la Citadelle de David où il occupe toute une salle.

C'est pourquoi l'Esprit de Genève ne peut se suffire d'un état d'âme ; il lui faut de la place pour réussir, de la structure et surtout la volonté de quelques-uns agissant au nom de tous. Luc Weibel fait revivre dans ce livre quelques belles personnalités engagées au rayonnement de l'Évangile et de la culture qui en résulte. La collaboration du pasteur Henri Nerfin a permis de restituer des archives qui sont maintenant en possession de la BPU.

Jean-Jacques Buard

■ Questions de société

Collectif**sous la direction de Daniel Marguerat****Parlons argent***Economistes, psychologues et théologiens s'interrogent*

Labor et Fides, Genève 2006, 142 p.

Sept contributions, autant de chapitres que d'auteurs différents, pour un thème explosif, l'argent. L'argent est-il le moteur de l'économie ? Sans doute pas dans toutes les civilisations, mais certainement dans la nôtre où il est devenu, comme le notait Georges Simmel voici déjà un siècle, « la finalité absolue parce qu'il est le moyen absolu ».

L'argent ne se confond pas avec Mammon ; le premier est un objet d'étude, le second une passion dévorante. L'argent est par ailleurs révélateur de la personne tiraillée entre l'accomplissement de soi et les contraintes sociales. En outre, l'esprit du capitalisme n'est plus ce qu'il était, comme le rapporte Denis Müller à la suite de Boltanski et Chiapello, nuancé du coup la vulgate qui l'associe, non sans ambiguïté, à l'éthique protestante. Quant à la pitié dangereuse (en référence à Stefan Zweig), elle ne met pas hors-jeu la charité chrétienne pour peu que celle-ci considère chaque être humain dans sa singularité. Le dernier chapitre rappelle que vivre de peu suppose un environnement communautaire adéquat.

Propos éclatés, donc, pour un thème explosif. L'ouvrage aurait sans doute gagné en unité s'il s'était affronté non à un thème indéfini, l'argent, mais à une question précise. Par exemple : en quoi l'argent est-il aujourd'hui constitutif de notre personnalité sociale ?

Etienne Perrot

Yves Cochet**Pétrole***Apocalypse*

Fayard, Paris 2005, 276 p.

L'ère du pétrole bon marché touche à sa fin. Il suffit de vérifier à la pompe le prix de l'essence. Telle est l'analyse que propose dans cet essai Yves Cochet, militant écologiste, ancien ministre de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement dans le gouvernement de Lionel Jospin et actuellement député Vert de Paris. Son approche rassemble

des données scientifiques, en l'occurrence géologiques, et les composantes économiques et géopolitiques que la guerre en Irak a récemment mises en relief.

Par des exemples concrets tirés de la vie quotidienne, le diagnostic souligne l'urgence d'un changement prochain. Ainsi, que deviendra d'ici peu le coût des billets d'avion, des transports aériens, du fret routier, des déplacements en voiture, du chauffage ? Et l'investigation se poursuit : combien y a-t-il de pétrole dans un litre de lait à la sortie de la ferme ? Evidemment, l'accent est mis sur l'accroissement de la demande de pétrole qui, ces derniers mois, dépasse l'offre et sur son corollaire immédiat : l'augmentation du baril de brut.

Certes, des alternatives existent : multiplication des forages, découvertes futures, développement du nucléaire, voire recours aux céréales, mais ces changements demandent du temps.

Au terme de cette réflexion, l'auteur incite les décideurs - en particulier les responsables politiques - à entrer rapidement dans une organisation de la sobriété, bref, de la décroissance de la consommation du pétrole. Notre mode de vie, en Occident comme dans les pays du Sud, en dépend. Ce message socio-politique peut-il être entendu ?

Louis Christaens

René Longet**La planète - sauvetage en cours***Le développement durable : des accords mondiaux à l'action locale*

Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005, 136 p.

C'est une visite guidée, très actuelle et concise du développement durable que nous offre René Longet, président de l'ONG suisse Equiterre, active dans ce domaine. Il participe depuis de longues années à divers groupements liés à des enjeux environnementaux ou sociaux, tant au plan local, national qu'international. Son implication personnelle nourrit son ouvrage d'une quantité d'exemples concrets complétant judicieusement sa concision. Le social a sa place dans cet ouvrage consacré à des problématiques traditionnellement traitées uniquement sous l'angle environnemental (accès aux ressources, santé, gouvernance).

Malgré un bilan global très inquiétant, des exemples montrent que tout n'est pas perdu: reforestation en Inde, 19 millions de km² de nature protégée au lieu de 2 en 1963.

Loin d'opposer mondialisation et développement local, l'auteur parle de « mondialisation équitable ». Pour cela, il faut créer au niveau de la planète les régulations existant au niveau de nos Etats. René Longet dresse un tableau, par secteur, des entités et des réglementations supranationales. Deux sommets internationaux, Rio puis Johannesburg, ont cristallisé l'évolution de la notion de développement durable et ont tenté d'ancrer son application. L'auteur définit les acteurs et leurs responsabilités.

Le global commençant par le local, l'acteur civique genevois se penche sur la Suisse. A l'extérieur, c'est bien, mais l'application nationale relève de l'amateurisme, principalement en raison de moyens financiers et institutionnels insuffisants. Cependant les outils de la mise en œuvre se mettent en place.

François Joutet

■ Littérature

Jérôme Meizoz
Confrontations (1994-2004)

Antipodes, Lausanne 2005, 306 p.

Dans ce pays de consensus, la littérature n'est pas un terrain où l'on s'affronte. La polémique littéraire y est un genre plutôt rare et les seuls débats passionnés acceptables concernent la politique en période électorale. On peut le regretter. Il y a pourtant quelques bonnes exceptions, parmi lesquelles il faut saluer les interventions critiques de Jérôme Meizoz.

Ce sympathique volume réunit un choix d'articles de l'auteur, parus dans la presse ou dans diverses revues durant dix ans, dont la caractéristique commune est le parti pris et la confrontation. Prises de positions vives, traits acérés, propos iconoclastes qui n'hésitent pas à toucher aux vaches sacrées qui en font parfois les frais, la plume est élégante et bien acérée. Tout respire l'intelligence et la liberté.

Regroupés sous deux rubriques distinctes, la littérature et la politique, ces articles, qui redonnent vie à un passé récent, se lisent avec bonheur, comme on sirote un petit alcool qui vous détend et vous ragaillardit.

Pierre Emonet

Yitzhaq Shami
Nouvelles d'Hébron

Labor et Fides, Genève 2006, 254 p.

Considéré à la fois comme juif et palestinien, Yitzhaq Shami (1888-1949) parlait ladino (judéo-espagnol) avec sa mère et arabe avec son père (qui avait vécu à Damas). Puis il apprit tout petit l'hébreu dans des écoles religieuses à Hébron. Appartenant à la communauté juive séfarade d'Hébron, il grandit dans un milieu orthodoxe.

Les sept nouvelles, traduites ici, concernent les Arabes et les juifs séfarades qui sous l'Empire ottoman vivaient en bonne intelligence. Ces tranches de vie, ces coutumes religieuses ou sociales sont décrites avec un regard aiguisé, un réalisme puissant et des touches de poésie et d'humour. On plonge avec empathie et délectation dans l'âme juive et arabe.

La saveur de ces nouvelles rend l'écriture fascinante. Yitzhaq Shami est vraiment l'un des grands écrivains du Moyen-Orient du XX^e siècle et il était temps de le faire connaître et de le traduire.

Marie-Thérèse Bouchardy

Léonid Youzéfovitch
Une maison de rendez-vous

Une enquête d'Ivan D. Poutiline
Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 300 p.

Pour satisfaire aux exigences de son biographe, un célèbre enquêteur, du style Hercule Poirot, raconte une de ses enquêtes et nous entraîne dans un Saint-Petersbourg de fin XIX^e siècle.

L'humour est au coin de la rue et les références littéraires succulentes. C'est dans un monde bien différent de celui que nous connaissons aujourd'hui que les protagonistes évoluent. Mais comme disait une vieille dame de ma connaissance : « Là où il y a des hommes, il y a de l'hommerie. » Signifiant par là que les êtres humains sont partout plus ou moins pareils, avec leurs appétits et leur goût du pouvoir.

Notre enquêteur va lever le voile sur de nombreuses « bassesses » mijotant dans le secret des cœurs. De rebondissement en rebondissement, il nous fait découvrir ce qu'on était à mille lieux d'imaginer... Un bon polar qui se savoure agréablement.

Marie-Luce Dayer

Alberich Emilio, Derroitte Henri, Vallabharaj Jérôme, *Les fondamentaux de la catéchèse*. Novalis/Lumen Vitae, Montréal/Bruxelles 2006, 390 p.

Bianchi Enzo, *Chrétien, que dis-tu de toi-même ?* Bayard/Panorama, Paris 2006, 208 p.

Boespflug François, *Caricaturer Dieu ? Pouvoirs et dangers de l'image*. Bayard, Paris 2006, 224 p.

Bonhoeffer Dietrich, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*. Labor et Fides, Genève 2006, 632 p.

Cheng François, *Cinq méditations sur la beauté*. Albin Michel, Paris 2006, 164 p.

*****Col.**, *De la Suisse dans les idées. Médias et conscience nationale*. De l'Aire, Vevey 2006, 158 p. [40260]

*****Col.**, *En haut de l'escalier. Les Yeux ouverts. Salida. Nature morte avec œuf*. Bernard Campiche, Orbe 2006, 304 p. [40291]

*****Col.**, *La mémoire, pour quoi faire ?* L'Atelier, Paris 2006, 120 p. [40252]

*****Col.**, *Le mal. Qu'en faire ?* Lumen Vitae, Bruxelles 2006, 134 p. [40258]

*****Col.**, *Nouveaux apprentissages pour l'Eglise. Mélanges offerts à Hervé Legrand*. Cerf, Paris 2006, 546 p. [40283]

*****Col.**, *Oser le dire. Prières de vie et d'engagement*. Novalis/Lumen Vitae, Ottawa/Bruxelles 2006, 128 p. [40272]

Coste René, *L'Evangile de l'Esprit. Pour une théologie et une spiritualité intégrantes de l'Esprit saint*. Cerf, Paris 2006, 346 p.

Dauzet Dominique-Marie, *La mystique bien tempérée. Ecriture féminine de l'expérience spirituelle XIX^e-XX^e siècle*. Cerf, Paris 2006, 382 p.

Demoustier Adrien, *Les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Lecture pratique d'un texte*. Facultés jésuites de Paris, Paris 2006, 522 p.

Dreuille Mayeul de, *Préférer l'Amour de Dieu. Avec saint Benoît*. Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 2006, 84 p.

Gira Dennis, Midal Fabrice, *Jésus, Bouddha. Quelle rencontre possible ?* Bayard, Paris 2006, 192 p.

Halpérin Jean, *Mémoire oblige*. De l'Aire, Vevey 2006, 292 p.

Isenmann Véronique, *La Dame de sel. Lectures plurielles des textes bibliques*. Novalis, Montréal 2006, 216 p.

Jossua Jean-Pierre, *Peut-on parler de Dieu ?* Labor et Fides, Genève 2006, 112 p.

Journet Charles, Maritain Jacques, *Correspondance. Volume V. 1958-1964*. Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 790 p.

Masquin Louis, *Vivre l'angoisse autrement. Une approche médicale, psychologique, spirituelle*. Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 2006, 134 p.

Midal Fabrice, *Quel bouddhisme pour l'Occident ?* Seuil, Paris 2006, 456 p.

Mishra Pankaj, *La fin de la souffrance. Le Bouddha dans le monde*. Buchet/Chastel, Paris 2006, 454 p.

Nagai Takashi, *Une lumière dans le Nagasaki. Anthologie*. Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 250 p.

Noceti Serena, Sartor Paolo, Margheri Filippo, *Vivre la Pâque des chrétiens. Un parcours mystagogique après un baptême d'adulte*. Lumen Vitae, Bruxelles 2006, 166 p.

Piguet Charles, *Guerres sans violence. Exemples de résilience. Japon - Europe - Nouvelle-Calédonie - Afrique du Sud*. De l'Aire, Vevey 2006, 140 p.

Platti Emilio, *L'Islam - ennemi naturel ?* Cerf, Paris 2006, 304 p.

Potel Jean-Yves, *Scènes de grèves en Pologne*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 416 p.

Rouillé d'Orfeuil Henri, *La diplomatie non gouvernementale. Les ONG peuvent-elles changer le monde ?* D'en bas, Lausanne 2006, 208 p.

Wurstemberger Thibaut de, *Un doigt de porto. Entretiens au coin du feu avec un fantôme*. Parole et Silence, Paris 2006, 98 p.

Défense des dialectes alémaniques⁽²⁾

Chères lectrices, chers lecteurs, à l'heure où je me mets à écrire (nous sommes mi-juin), le championnat du monde de football bat son plein. Quand vous lirez ce bloc-notes, l'excitation sera retombée, ou presque. Ainsi va la vie, ainsi va l'actualité. Autant passer à autre chose, à des sujets moins brûlants, mais peut-être plus chauds... Il y a un mois, j'ai promis - menacé ? - de donner une suite à ma défense des dialectes alémaniques. Je vais donc continuer cette tentative de réhabiliter, auprès du public romand, ma langue maternelle : le schwyzer-tütsch.

Nous avons vu que la « duplicité » linguistique des Suisses alémaniques trouve son origine au XVI^e siècle. C'est sous l'impulsion du grand réformateur et traducteur Martin Luther, ainsi que des maîtres imprimeurs de Bâle et Zurich soucieux d'exporter leurs livres, que les Suisses ont choisi l'allemand de Luther pour l'écriture, tout en gardant pour l'usage oral leurs dialectes alémaniques. En adoptant un standard écrit calqué sur l'allemand de la patrie de Luther, la Thuringe et la Saxe - donc bien différent des idiomes alémaniques -, les Confédérés ont vu leur langue écrite et leur langue parlée s'éloigner l'une de l'autre. Dorénavant, les Alémaniques se virent contraints de vivre une sorte de « double vie » linguistique. Ce clivage n'est pas propre à la Suisse allemande. Les Allemands du Nord, par exemple,

qui parlent des dialectes dits platt-deutsch, sont dans une situation analogue.

Et puis, cette « duplicité » linguistique n'était, au départ, pas si différente de celle que vivaient les ancêtres des Romands. Un voyageur parisien se baladant dans les rues de Lausanne ou de Genève au début du XVI^e siècle aurait constaté avec effarement que la plupart des gens parlaient des idiomes parfaitement incompréhensibles pour lui, et fort éloignés du français de l'Île-de-France et de la cour du Roi. Inversement, bien des « Romands » auraient eu de la peine à comprendre le « bon français », pourtant déjà utilisé par les notaires d'ici. Mais par la suite, le réformateur Jean Calvin allait familiariser ses ouailles genevoises au français de France. Ce fut sous l'influence des réformateurs, et plus tard des Huguenots venus de France, que les Romands apprirent le français, délaissant peu à peu leurs idiomes « savoyards » ou, pour utiliser le terme savant moderne, leurs dialectes « francoprovençaux ». Cette extermination graduelle des dialectes - désignés dans l'aire francophone par le terme dépréciatif de « patois » - sera parachevée aux XIX^e et XX^e siècles par l'école publique obligatoire, les villes précédant en cela les campagnes et les régions protestantes les cantons catholiques, jusqu'à ne laisser subsister que quelques îlots dialectaux, le dernier étant celui d'Evolène, en Valais.

Tout autre fut l'évolution linguistique des *Alémaniques*. Au lieu d'abandonner peu à peu leurs parlers au profit de la langue standard réputée plus noble et plus « classe », ils continuèrent à parler leurs dialectes dans la vie de tous les jours. Ce n'est que dans quelques domaines que les *Alémaniques* firent usage de l'allemand officiel. En général, ils parlaient le hochdeutsch, teinté d'accent alémanique, dans les écoles supérieures, au tribunal et souvent en politique (au Grand Conseil bernois toutefois, le dialecte reste de rigueur, au grand dam des *Jurassiens*). En d'autres termes, pour les *Alémaniques*, le si mal nommé « bon allemand » (comme si les dialectes étaient un « mauvais allemand » ...) est la langue de l'officialité. Au début du XX^e siècle, sous l'influence de l'Empire allemand, le hochdeutsch devint aussi la langue du commandement de l'armée. A l'époque, un linguiste prédit même que bientôt les dialectes auraient disparu des rues de Bâle et de Zurich !

Mais comme cela se passe souvent avec les prévisions des experts, celle-ci se révéla fausse. A l'époque nazie, les dialectes devinrent un symbole de la résistance politique et culturelle face à la Grande Allemagne de Hitler. A l'exposition nationale de Zurich de 1939, on présenta les quatre langues de la Suisse : le français, l'italien, le rhéto-romanche et... le schwyzertütsch. Après la Seconde Guerre mondiale, l'usage des dialectes s'étendit encore. Tout comme la télévision prenait le dessus sur la presse écrite, la langue orale commença à supplanter la langue écrite. Les dialectes faisaient leur entrée non seulement dans les médias, mais aussi dans les universités et les écoles supérieures. Le mouvement de 1968 allait encore amplifier le phénomène. Beaucoup d'enseignants soixante-huitards prônèrent l'utilisation du dialecte dans les classes pour ne pas défavoriser les enfants venant des couches populaires.

On se mit à écrire aussi de plus en plus le dialecte, par exemple dans la publicité et dans les faire-part de mariage. Une littérature dialectale « de gauche » vit le jour, reléguant aux oubliettes les chantres folkloriques de la Suisse traditionnelle. Ainsi, le pasteur protestant Kurt Marti proposait à ses lecteurs de subtiles poésies en bärndütsch (allemand de Berne) - ce qui montre une fois de plus que les hommes de religion ont joué un rôle crucial dans l'histoire des langues en Suisse.

Ces dernières années, le schwyzertütsch semble régner en maître. La jeune génération écoute de la musique rock et s'envoie des SMS en dialecte, inventant une orthographe ad hoc. Et parfois on peut se demander si les *Alémaniques* ne vont pas finir par accomplir ce que les Hollandais ont déjà fait aux XVI^e et XVII^e siècles, à savoir ériger leur idiome en langue à part entière. Mais cela est une autre affaire.

Christophe Büchi

P. S. : Mon plaidoyer est long, je le sais. Mais avec la langue maternelle, c'est comme avec sa mère : il faut la défendre.



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

conception graphique: catherine hug

ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE

“Elargir notre foi...”

*27 propositions de cours sont disponibles sur une brochure
à commander au:*

Département de la formation (DEF) Rue des Granges 13 1204 Genève
Tél 022 319 43 43 E-mail formation@cath-ge.ch

*Les cours de la formation chrétienne,
débutent en septembre 2006*

**formation
chrétienne
2006/2007**